

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

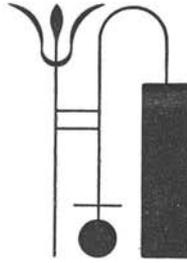
		Pages.
P. JOUGUET.....	La libération de Paris.....	503
FRANÇOIS MAURIAC.....	Les arbres et les pierres.....	510
PAUL VALÉRY.....	Croquis d'un « Descartes ».....	513
LOUIS ARAGON.....	France écoute.....	516
—	Le jour se lève sur la Fontaine des Innocents.	518
JOSEPH KESSEL.....	L'armée des ombres.....	521
***	Paris interdit.....	522
ROGER MOTZ.....	La plus belle heure.....	535
GASTON WIET.....	Une lettre de Jomard au sujet de l'École militaire égyptienne de 1844.....	562
J. THIBAUT-CHAMBAULT....	La littérature animalière et la psychologie des bêtes (<i>fn</i>).....	578



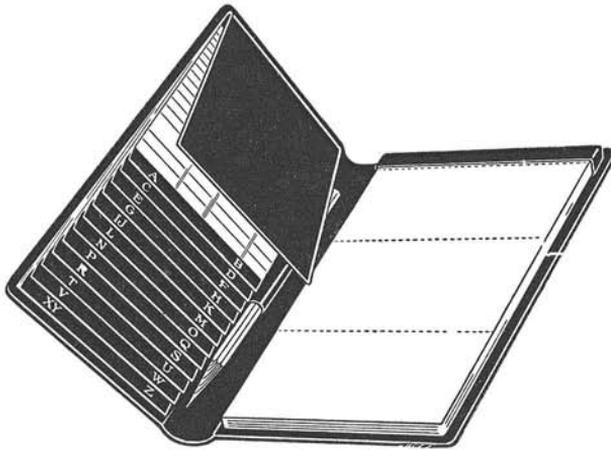
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN

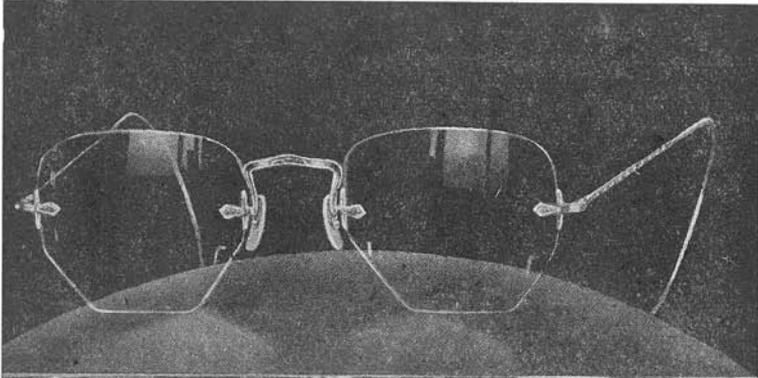


INDEX TÉLÉPHONIQUE
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

21, Rue Soliman Pacha — Tél. 47815-45034

R. C. 33103



MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Français du Caire

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

Lycée Français d'Alexandrie

Chatby

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes.

Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU MARDI 2 OCTOBRE 1944.**

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

—❖❖❖—
Lycée Franco-Égyptien
Avenue Fouad I^{er}, HÉLIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

Collège Français de Garçons

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

Collège Français de Jeunes Filles

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets. Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU MARDI 2 OCTOBRE 1944.**

un titre de
Noblesse
la cigarette
de luxe
GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

LA LIBÉRATION DE PARIS.

Amicalement la *Revue du Caire* me demande de parler à ses lecteurs de la libération de Paris. J'en suis comme effrayé. On a déjà beaucoup écrit sur la libération de Paris, mais au lendemain même de l'événement. Événement extraordinaire, tel que bien des générations d'hommes n'en ont pas vu et n'en verront pas de pareils, mais événement attendu tantôt avec une fervente certitude, tantôt — parce que Paris captif, c'était pour nous le fond du désastre — avec un sombre désespoir. Quand le coup de tonnerre du 23 août eut révélé le mystère souterrain de la Résistance et que, sous l'action de cette force secrète le lourd manteau de ténèbres, qui pesait sur la ville opprimée, se fut lentement soulevé, puis déchiré comme une nuée d'orage traversée de soudains éclairs, alors pour nous aussi, les lointains épargnés du désastre, nos yeux fermés ont cru voir la lumière pour la première fois depuis quatre ans ; nos poitrines serrées par l'angoisse se sont dilatées ; nous étions comme des enfants, sortis des profondeurs obscures de la naissance et saluant le monde des vivants de leur premier cri. Ce que nous avions à dire s'échappait de notre cœur spontanément. Mais aujourd'hui, au bout d'un mois, malgré l'incertitude qui règne encore sur les destinées parti-

culières, une sorte d'apaisement nous semble, à tort peut-être, envelopper notre Paris. Nous songeons aux autres nobles capitales encore torturées par les atrocités teutonnes : Athènes, Belgrade, Varsovie, Prague, et quand nos inquiétudes sont plus spécialement françaises, elles entraînent notre pensée vers cette tragique frontière de la Moselle, du Rhin, de l'Escaut, où, dans notre siècle, tant de fois, pour notre défense sont tombés tant de héros !

Dans l'apaisement verrons-nous vraiment avec moins d'émotion et plus de lucidité ce que la libération de Paris signifie et représente ? Il était clair, dès le commencement, alors qu'elle n'était qu'une espérance, qu'elle signifierait le salut de la France. Paris sauvé, c'est la France arrachée à la mort, et si par endroits elle porte encore, enfoncés dans sa chair quelques clous de son crucifiement, nous sommes sûrs qu'elle ressuscitera tout entière. L'union est si intime entre Paris et la France que, Paris vivant, la France doit vivre, et que sans Paris, la France ne peut qu'agoniser. Mais cette union indissoluble ne vient certes pas d'une unité originelle. Si l'on ne la voyait pas dans l'uniformité de ses Lois, la France apparaîtrait comme un amalgame de nations et dans nos provinces, malgré les apparences, le souvenir n'est pas tellement aboli des temps celtiques et romains, où chacune formait une *civitas*. Il n'y a pas si longtemps que leurs peuples usaient de langues diverses et aujourd'hui, alors que tous parlent familièrement et presque exclusivement celle de l'Ile de France, même s'ils ont oublié leurs dialectes, ils donnent chacun à leur français un accent personnel. Ainsi les divers génies de la France se sont unis pour faire le génie de Paris ; Paris s'est annexé la France ! Il l'attire à lui dans les triomphes comme dans les désastres, et c'est à la fois la force et la faiblesse de notre patrie, une raison de ses chutes profondes et de ses miraculeux réveils. Parce que le génie de Paris est fait des divers génies de la France, épurés dans cet

unique creuset, il exerce une particulière séduction. Je ne dis pas une universelle séduction et je ne veux nullement parler de ce caractère universel que l'on attribue à l'esprit français, et dont nous nous vantons peut-être beaucoup trop, mais je pense à ce don que l'on ne peut refuser ni à la France, ni surtout à Paris de susciter une amitié familière, amitié de peuples, amitié d'individus, qui de tant d'étrangers fait pour nous presque des compatriotes ; Paris ne s'est pas seulement annexé la France ! Et que signifie alors la libération de Paris pour tous ses amis qui ont avec nous pleuré sur la catastrophe de la France ? C'est trop peu de dire que la libération de Paris leur a rendu l'une des joies de vivre, elle leur a rendu leur propre vie. Celle que nous menions, eux et nous, dans le deuil de Paris, était terriblement altérée. J'ai sous les yeux la lettre d'une dame brésilienne : « C'est au son de la marche de Sambre-et-Meuse que je vous écris, ne pouvant me résoudre à fermer la radio... J'ai entendu la nouvelle de la libération de Paris peu après 8 heures du matin. Quelle émotion ! on pleurait de joie. » Ainsi, de l'autre côté de l'Atlantique ! Et de l'autre côté de la Méditerranée, la montagne libanaise s'illuminait de la fête de tous ses feux !

Je dis ces choses le cœur gonflé d'émotion, de fierté, de gratitude. Une des hontes de la capitulation, ce fut de faire bon marché de ces fidélités ramassées dans notre Empire, éparses dans le monde, et si nous ne l'avions pas su déjà, aux jours de l'armistice nous aurions appris que trahir la France, ce n'est pas trahir la France seule.

Aussi bien, la France, elle, n'a pas trahi, et c'est ce que confirme la libération de Paris. Elle n'est pas l'œuvre du seul Paris. Il serait absurde et il serait en outre d'une vilaine ingratitude de ne pas proclamer bien haut dans le monde que sans les armées alliées, rien n'aurait pu délivrer Paris ni la France. Ce sont leurs victoires, celles de l'Est, de l'Ouest et du Sud qui rendirent possible cette renaissance. Avec ces armées, grâce au Général de

Gaulle, il y eut dès le début la petite armée des Français libres, puis les armées de la résistance, résistance du dehors et résistance de l'intérieur. Mais celle-ci même n'a pas été concentrée dans Paris, puisque Lyon a mérité d'être appelée capitale de la résistance. Et que dirions-nous de Marseille? Un silence de mort pesait sur elle depuis quatre ans, supporté avec quel tenace espoir! et subitement rompu par des explosions destructrices. Oui! Marseille sait bien, et elle s'en amuse, qu'elle est la ville de Marius et d'Olive, de Panisse et de César, mais elle n'a pas oublié non plus que depuis 26 siècles, dès avant qu'il y eût la France et peut-être la Gaule, elle fit retentir la voix sonore et vaillante de ses fils sur les tempêtes de toutes les mers. A mesure que le rideau se lève sur nos villes et sur nos campagnes, se multiplient les raisons de haïr la barbarie à la fois répugnante et savante, et celles d'aimer ces nobles filles de la plus incontestable et de la plus douce civilisation, je veux dire les Villes de France. En voici quelques-unes, les plus grandes, assises depuis un siècle sur la place de la Concorde, autour de l'obélisque venu de ce pays d'Égypte, artisan, si je puis dire, de renaissances et d'éternité; mystique rayon du Soleil Levant, il reste le symbole de nos espoirs. Qu'elles se lèvent maintenant les villes libérées de la France; qu'elles regardent vers l'Arc de triomphe, dont les lignes sereines encadrent à la fois, synthèse si française, la Marseillaise de Rude et les Victoires de Napoléon; qu'elles regardent vers la montée des Champs Élysées qu'elles ont vu pendant de si longs mois souillés par leurs ignobles tortionnaires et d'où maintenant descendent leurs sauveurs, soldats du vieux et du nouveau monde, et soldats de Leclerc, et, avec eux, puissant et familier, le peuple de Paris pressé autour du Général de Gaulle, inspirateur de cette inimaginable épopée. Qu'elles regardent aussi Strasbourg, toujours sanglante et enchaînée, mais toujours obstinément fidèle. Et qu'elles disent aux hommes de peu de foi, qui les consentaient esclaves, si leur passé

le plus ancien et leur présent le plus récent les autorisaient à trahir !

Paris le pouvait moins que tout autre ! Je ne suis pas parisien, mais comme tout provincial qui a toujours habité Paris, il y a pour moi dans la Capitale un quartier qui particulièrement est le mien. C'est essentiellement le chemin que je suivais, étant étudiant, à la fin du dernier siècle, et que je reprenais, il y a déjà plus de vingt ans, quand j'enseignais à la Sorbonne. Il partait de l'austère place Saint-Sulpice, un des cœurs du Paris Catholique, et dominée par les tours et les colonnes de Servandoni, moins majestueusement aussi, par la maison du baron Thénard ; il traversait ce Luxembourg royal où fleurissaient encore les marronniers de Marie de Médicis et dont la pièce d'eau, chargée de flottilles enfantines, reflétait la robuste pensée de Salomon de Brosse. Puis c'était l'ascension de la Rue Soufflot, vers la façade et le dôme du Panthéon : sur les ombres profondes du portique, les cannelures verticales enveloppaient les nobles fûts comme d'une robe blanchâtre, couleur d'aube d'un matin d'hiver. Je longuais ensuite le côté arrondi de la place de l'École de droit, devant l'austère façade de Labrousse, et laissant loin sur ma droite Saint-Étienne du Mont et la tour des Génovéfins, j'entrais dans la Rue Valette, dont les maisons ventruées évoquaient le décor d'un roman de Balzac et cachaient dans un coin ignoré les restes d'un édifice du xiv^e siècle. Que de siècles traversés en un moment ! A trente ans de distance, il me semblait que je rencontrais les mêmes gens, — la même ouvrière soucieuse du pain quotidien courant en toute hâte à son travail, les mêmes étudiants flânant ou méditant sous les ombrages, les mêmes enfants au bord du bassin ou sur la terrasse des Reines de France. Les visages et l'allure étaient pareils ; les modes seules avaient changé. Quelle continuité dans ce Paris que les lieux communs de la Littérature proclament toujours inconstant, et dans ce quartier de la jeunesse, et qui,

je le veux bien, n'est pas toujours aussi paisible, quelle rassurante et en même temps menaçante gravité!

Cette menace, les Allemands en ont senti les effets, et sans doute ils ne s'y attendaient guère. Les jeunesses hitlériennes pensaient n'avoir rien à redouter de cette jeunesse individualiste, anarchiste, et, croyaient-ils, efféminée de Paris. Et vraiment toutes les idées, même les plus dissolvantes avaient prise sur ces jeunes Français, mais, quoiqu'ils en eussent, ils étaient encadrés et soutenus par la tradition nationale, qui, dans les lignes des édifices, dans le dessin des allées, sous les arbres du terroir, sur les pavés des rues, — les pavés des révolutions mais enfoncés dans la vieille terre historique — leur transmettait, de la Lutèce de Jullien au Paris de Clémenceau, la dure leçon de seize siècles d'efforts, de grandeur, et d'épreuves! Il était évident qu'ils ne supporteraient pas le choc des bottes germaniques sur leurs trottoirs. Et ils ne pouvaient croire, et ils avaient bien raison, que pour éviter le bolchévisme il fallût, selon les circonstances, ou subir dans un ordre nouveau un esclavage adouci par la collaboration, ou dans l'inertie résignée, espérer une défaite du maître pour reprendre dans un autre esclavage, après avoir détruit tout esprit de résistance (et comment? on ne l'a jamais su), la lutte abandonnée. Des voix autorisées, comme on dit, leur donnaient cette « resquille » pour le fin mot de la politique. Mais le rude peuple de France n'a jamais pensé que l'on pût resquiller avec le monstrueux Hitler.

Alors il eut recours à l'ultima ratio des peuples; il a préparé l'insurrection!

Je sais qu'au goût de bien des lecteurs, je viens d'écrire une phrase terrible. Elle l'est en effet, car l'insurrection insulte à la Majesté des Lois! Mais quand les Lois ont été violées, étouffées, sur l'injonction du vainqueur et pour lui plaire, pis encore! quand elles ont été torturées pour légaliser la défaite et la trahison et faire croire à la légitimité de l'injustice, les lois sont mortes!

Nous aimerions certes ! qu'elles pussent renaître des méditations d'un cénacle de Sages. Mais la froide méditation des Sages ne donnent pas la vie aux textes, il y faut le consentement des peuples, et quand on doit presque tout ruiner pour tout reconstruire, le consentement des peuples s'appelle révolution !

Nous ferons la révolution par la Loi, dit M. Bidault, par qui la Résistance intérieure est entrée au gouvernement. Mais il sait mieux que personne qu'il a fallu d'abord la faire par les armes, et c'est pourquoi Paris a fait surgir de la Victoire des soldats le premier jour de la Révolution.

Il n'y eut jamais révolution plus nationale. Ceux qui crurent faire l'union de la France par l'acceptation du désastre ont bien dû s'apercevoir enfin cette fois que pour un peuple fier et qui veut vivre, l'union se fait dans la résistance et non pas dans la capitulation.

Il n'y eut jamais de journée révolutionnaire plus héroïque et plus pure. Si du sang français a coulé, il a coulé pour la patrie, et les ignobles mitraillades de Notre-Dame n'ont fait qu'exalter la résolution de la France, qui, pour laisser passer la rafale, semble s'être serrée symboliquement autour de la haute et impassible stature de celui qui depuis Juin 1940 ne cesse de l'appeler à sa véritable vocation !

P. JOUGUET.

LES ARBRES ET LES PIERRES⁽¹⁾.

Avec cette avance de deux heures sur le soleil, il ne nous est plus permis de rentrer à la nuit. Il fait grand jour encore, mais déjà la place de la Concorde est déserte. Pourtant elle vit, elle n'a pas besoin que nous y passions pour vivre, elle ressemble à un visage auguste d'où le sang s'est retiré.

Derrière les balustres des Tuileries, la foule muette des arbres contemple l'arène vide avec une expression humaine. Dans ce grand jour d'avant le dernier métro, à l'heure où autrefois les autos se hâtaient vers les restaurants et vers les théâtres, rien ne trouble plus cet accord profond du feuillage et des pierres.

La pierre et l'arbre se souviennent, ils sont incapables d'oubli. Des lambeaux de notre gloire demeurent pris dans les branches, accrochés aux piles du vieux pont construit avec les pierres de la Bastille. Ce qui se passe dans le cœur des hommes nous ne le comprenons pas toujours ; mais le végétal et le minéral ne dissimulent rien de ce qu'ils ont retenu ; ils nous rappellent des choses simples que nous avons apprises dans notre enfance et que nous avons oubliées.

(1) Cet article et le suivant sont extraits d'un volume publié en Suisse aux Éditions des «Trois collines» sous la direction du savant Conservateur des Beaux-Arts de Lausanne, M. Descoullages. Nous le remercions ici d'avoir bien voulu consentir à la reproduction de ces deux émouvants essais, qui n'ont encore paru dans aucun périodique.

Ce sont des témoins incorruptibles : même si la vie devait un jour se retirer de ces rives sacrées, il y resterait encore assez de pierres et d'arbres pour attester devant les étoiles ce que fut cette ville, ce que fut ce peuple.

Quand cette rive où l'eau se brise aux ponts sonores
Sera rendue aux joncs murmurants et penchés...

Et même quand les temps seront révolus et que le dernier homme aura exhalé le dernier souffle humain... J'ai toujours aimé ce qu'a écrit sur ce sujet Anatole France, vous vous souvenez? ...« Et la terre continuera de rouler, emportant à travers les espaces silencieux les cendres de l'humanité, les poèmes d'Homère et les augustes débris des marbres grecs attachés à ses flancs glacés... ».

Fidélité des pierres ! Les vivants se disputent, ils s'accusent les uns les autres comme de pauvres enfants : « Non, ce n'est pas moi, c'est toi... » Mais lorsque l'un d'eux traverse seul la Place de la Concorde, il voit au delà des balustrades les arbres des Tuileries agiter imperceptiblement leurs branches comme des mains. Le langage des choses muettes lui devient familier, les pierres lui parlent tout à coup, ou plutôt il entend leur cri qui lui perce le cœur ; et la larme qu'il dérobe alors n'est-elle pas la plus amère qu'il ait jamais versée ? Mais la veille, sur cette même place, un autre Français qu'il déteste et dont il se croit haï peut-être essayait-il la même larme.

Non, cette place ne porte pas un nom usurpé : il existe une Concorde entre les Français qui se haïssent et ils ne le savent pas. Mais les arbres des Tuileries le savent, et les balustres et ces anciens parapets d'où si souvent se penche notre jeunesse, aux retours de l'aube, sur la Seine déserte.

A leur insu, tous les cœurs s'accordent ici, du moins je le crois, j'ai besoin de le croire, comme dans ces tableaux de la Crucifixion : c'est l'instant où retentit le grand cri du Christ ; alors les insulteurs s'éloignent, un centurion se

trouble et même les soldats indifférents qui tiraient la robe au sort détournent la tête et deviennent graves.

Jette un dernier regard sur les arbres des Tuileries frémissants de présages. Veillent-ils une agonie ou se tiennent-ils de chaque côté du portail comme les anges de la résurrection? Qui nous le dira?

Nous comprenons mieux leur langage quand ils nous parlent du passé que lorsqu'ils prophétisent; la ville même, que sait-elle du destin qui l'attend? On dirait parfois que Paris accroupi au bord de son fleuve ramène les deux mains sur sa face ou la cache dans ses bras repliés.

A l'entour, les hommes s'inquiètent de la nourriture et du vêtement. Ils répètent : « Que mangerons-nous? Comment nous vêtirons-nous? ». Cette inquiétude les détourne de leur plus profonde angoisse. Beaucoup d'ailleurs sont repris par leurs affaires, s'émerveillent de l'argent vite gagné. Les arbres des Tuileries, le Louvre, le Carrousel, la Place de la Concorde font la relève de ces pauvres vivants.

Au minéral et au végétal revient la charge de se souvenir, ils ont une mission de fidélité. Cette noblesse qui n'apparaît plus toujours dans les êtres, comme elle resplendit dans les choses! Comme nous la sentons vraie tout à coup cette assurance que l'humanité se compose de plus de morts que de vivants! Comme c'est vrai de la France, du Paris d'aujourd'hui! Car ce sont eux, les morts, qui animent d'une sourde vie les statues de pierre et les arcs des anciens triomphes, eux dont le sang obscur court dans ces branches agiles, dans ces bras qui supplient.

François MAURIAC
de l'Académie Française.

CROQUIS D'UN «DESCARTES».

Descartes et sa grandeur se résument pour moi en deux points.

Il a fait son affaire personnelle de ce qui, jusqu'à lui, avait été traité en forme dogmatique, dominée par la tradition. Il a décidé qu'il n'y avait point d'autorité qui pût prévaloir contre le sentiment qu'elle pouvait donner de la vanité de ses enseignements ; il ne veut que de l'évidence ou de l'observation soigneusement vérifiée. C'était refuser d'attacher au langage une valeur qui ne lui vienne que des personnes ou des livres. Il jette donc son être même dans l'un des plateaux d'une balance, dont l'autre était chargé de toute la philosophie qu'on avait faite jusqu'à lui. Il trouve que son Moi l'emporte. Il se sent bien fort d'être seul ; mais pouvant répondre de tout ce qu'il pense, et qu'il a observé ou déduit ou défini lui-même, en opposition avec cette quantité de doctrines, de formules, de développements purement verbaux qui ne vivent que de disputes d'école et que l'on se transmet de siècle en siècle comme une monnaie fiduciaire que l'on ne pourrait jamais convertir en or.

Descartes est avant tout une volonté. Cet être veut, sur toute chose, exploiter le trésor de désir et de vigueur intellectuelle qu'il trouve en soi, et il ne peut vouloir autre chose. C'est là le point central, la clé de la position cartésienne. il est inutile de chercher un autre principe à sa philosophie.

D'où lui vient cette superbe confiance qu'il montre dans sa force d'esprit, qui paraît dans son style et dans ses dédains

et qu'il est trop lucide comme trop prudent, pour ne fonder que sur ses espoirs, sur une foi chimérique en sa valeur?

Descartes croit en la puissance de sa pensée à partir de l'expérience qu'il a faite de ses talents de géomètre. Il a puisé en elle l'ivresse de sa supériorité. Il se connaît en ce genre d'études, l'inventeur d'une méthode qui lui semble « autant au delà de la géométrie ordinaire que la rhétorique de Cicéron est au delà de l'ABC des enfants ». Cette création de sa jeunesse a dominé toute sa vie intellectuelle. Il n'a point de doute sur la conquête qu'il a faite, et il se dit que le même homme et la même application de l'intellect qui ont obtenu un si heureux et si considérable succès dans l'analyse abstraite de l'espace, doivent s'attaquer au monde physique, puis aux problèmes de la vie, et ne peuvent pas ne pas obtenir des résultats de même importance.

Il invente alors un Univers et un Animal en s'imaginant qu'il les explique. Quelles que soient ses illusions dans cette voie, ses efforts ont été de la plus grande conséquence. C'est là mon second point. Si l'univers cartésien a eu le sort de tous les univers conçus et concevables, le monde dans lequel vit notre « civilisation » porte encore la marque de la volonté et de la manière de penser dont j'ai parlé.

Ce monde est pénétré des applications de la mesure. Notre vie est de plus en plus ordonnée selon des déterminations numériques, et tout ce qui échappe à la représentation par les nombres, toute connaissance non mesurable est frappée d'un jugement de dépréciation. Le nom de « Science » se refuse de plus en plus à tout savoir intraduisible en chiffres.

Et voici la remarque singulière sur laquelle s'achèvera ce propos : le caractère éminent de cette modification de la vie, qui consiste à l'organiser selon le nombre et la grandeur, est l'objectivité, l'impersonnalité, aussi pure que possible, tellement que le vrai des modernes, exactement lié à leur pouvoir d'action sur la nature, semble s'opposer de plus en plus à

ce que notre imagination et nos sentiments voudraient qui fût vrai. Mais, comme on l'a dit, à l'origine de cette prodigieuse transformation de monde humain, c'est un MOI que l'on trouve, c'est la personne forte et téméraire de Descartes, dont la philosophie, peut-être, a moins de prix pour nous que l'idée qu'il nous donne d'un magnifique et mémorable Lui.

Paul VALÉRY,
de l'Académie française.

FRANCE ÉCOUTE.

France écoute on dirait une chanson française
L'août profond murmure au cœur de la forêt
Un amour qui ressemble au nôtre trait pour trait
France écoute on dirait qu'un autre a ton secret

La musique lointaine a l'accent de chez nous
Cette blancheur c'est l'aube et tout m'y remémore
Aude avec ses bras blancs entourant Roland mort
Pour que ne passent pas les petits chevaux mores
Ce beau garçon qui lançait si bien les cailloux

Qu'elle est près de mon cœur la musique lointaine
C'est l'écho redoublé du sanglant autrefois
Jeanne d'Arc y tressaille à de nouvelles voix
Et dans les yeux du peuple aujourd'hui je revois
Xaintrailles qui lavait son front à la fontaine

Les mots grisants sont-ils devenus étrangers
Ce n'est pas le latin qu'on enseigne à l'école
C'est le tambour qui roule encore au pont d'Arcole
C'est Bara c'est Kléber et cette clameur folle
Cette sainte clameur la patrie en danger

France écoute. On dirait que ta voix n'est plus seule
Le ciel est moins obscur le malheur moins pesant
Tu te tais tu te tais pareille au paysan
Qui sait que son espoir est comme un partisan
Caché le cœur battant dans la paille des meules

Le soleil de Valmy se lèvera tantôt
On avait oublié dans la nuit du naufrage
Ce que c'est en français que le cœur à l'ouvrage
Il est contagieux l'exemple du courage
L'hiver prochain sera coupant comme un couteau.

LE JOUR SE LÈVE SUR LA FONTAINE DES INNOCENTS.

Cendres sur les toits du matin
Lorsque la dernière putain
Va se coucher de guerre lasse
L'aube efface d'un jour déteint
Les réverbères dans les glaces

Les hommes de ciel et de boue
Portent à leurs yeux de hiboux
La suie et la sueur des paumes
Par le square aux dormeurs debout
Un instant la fatigue chôme

Dans le petit soleil absent
Pour qui ce temple renaissant
Alexandrie ou Rome Athènes
Des deux charniers des Innocents
Il n'est resté qu'une fontaine

Depuis bientôt quatre cents ans
Figures qu'on voit l'eau puisan
Pourquoi font-elles simulacre
D'attendre au puits leurs courtisans
Revoici le temps des massacres

Paysannes sans horizon
A la margelle des maisons
Samaritaines idéales
Marchandes des quatre saisons
Nymphes que hâle l'air des Halles

Diront-elles si leurs cœurs sont
De pierre comme est le frisson
Qui froisse leurs robes de pierre
Ces échansonnes sans chanson
Sans pleurs sans pluie à leurs paupières

Ici la rue a goût de sang
Où sur des diables les bœufs s'en
Vont fleurir l'ombre par centaines
Des deux charniers des Innocents
Il n'est resté qu'une fontaine

Mais de la Saint-Barthélemy
Nul n'a gardé mémoire hormis
Les longues filles en chemise
Qui virent périr leurs amis
D'où Jean Goujon les avait mises

Étrange tour de nos tourments
Il faut bâtir un monument
En qui survivent nos batailles
Dans le marbre éternellement
Et que Paris trouve à sa taille

A la taille de ses barreaux
A la honte de ses bourreaux
Le monument du haut vouloir
A la gloire de nos héros
A la gloire de notre gloire

Arche du ciel Marche d'encens
La nuit qui poursuit les passants
A l'aurore devient châtaine
Des deux charniers des Innocents
Il n'est resté qu'une fontaine

Arche fontaine ou mausolée
Le monument dont j'ai parlé
Emprunte aux ailes du martyr
Les frémissantes envolées
Des Marseillaises quand on tire

Il est fait de feu songez-y
Et mille salves de fusils
Éclairent ses architectures
A la terrible poésie
De l'échafaud grandeur nature

Au cri de France jamais tu
Que l'on torture ou que l'on tue
A la mort comme à la parade
Et jusqu'aux lèvres des statues
Je reconnais mes camarades

Leur cri sera le plus puissant
L'avenir en garde l'accent
Parfums perdus haines lointaines
Des deux charniers des Innocents
Il n'est resté qu'une fontaine

LOUIS ARAGON.

L'ARMÉE DES OMBRES ⁽¹⁾.

La France n'a plus de pain, de vin, de feu. Mais surtout elle n'a plus de lois. La désobéissance civique, la rébellion individuelle ou organisée sont devenues devoirs envers la patrie. Le héros national, c'est le clandestin, c'est l'homme dans l'illégalité.

Plus rien n'est valable de l'ordre imposé par l'ennemi et par le Maréchal. Plus rien ne compte. Plus rien n'est vrai. On change de domicile, de nom, chaque jour. Des fonctionnaires, des policiers aident les insoumis. On trouve des complices jusque dans les ministères. Prisons, évasions, tortures, attentats, coups de main. On meurt et on tue avec naturel.

La France vivante, saignante, est toute dans les profondeurs. C'est vers l'ombre qu'elle tourne son visage inconnu et vrai. Peuple qui, dans les catacombes de la révolte, forme sa lumière et trouve sa propre loi.

Jamais la France n'a fait guerre plus haute et plus belle que celle des caves où s'impriment ses journaux libres, des terrains nocturnes et des criques secrètes où elle reçoit ses amis libres et d'où partent ses enfants libres, des cellules de tortures où malgré les tenailles, les épingles rougies au feu et les os broyés, les Français meurent en hommes libres.

Joseph KESSEL.

(1) Ces quelques lignes, qui résument admirablement le rôle et les souffrances des membres de la Résistance Française, sont empruntées à la préface du livre de Joseph Kessel, dont la *Revue du Caire* ne saurait trop recommander la lecture.

PARIS INTERDIT.

Je venais des Batignolles par la rue de Rome et la rue Tronchet. Tous les bruits sont morts, l'odeur des rues a changé, les visages sont devenus pâles et le Paris que je trouve n'est plus celui d'autrefois. Et pourtant, c'est le vrai, c'est le fidèle. Condamné à deux ans de prison avec sursis pour « tentative de désertion en Angleterre », je débute dans Paris.

Le colonel-président du Tribunal de Gannat avait tenu compte de mes « états de guerre ». C'est pour ces « états », comme on dit, qu'après m'avoir fait dégrader devant le front des troupes, arracher mes boutons et mon galon et ma légion d'honneur, il avait consenti qu'on laissât sur ma tunique une croix de guerre d'indulgence, une croix de guerre en sursis. « Vous êtes une victime de la propagande, on ne tue pas les fous ».

Me voici revenu dans ma ville. Après six mois d'absence, recherchant ma route comme si dix ans s'étaient passés, j'ai l'impression que les maisons défilent devant moi, en me montrant, l'une, sa devanture vide, l'autre, sa boutique rideaux baissés ou ses persiennes closes par des locataires qui ne reviendront plus. En découvrant la ville, rue par rue, comme si, de témoignage en témoignage, je suivais les traces d'un grand crime, rasant les murs, touchant du doigt leurs pierres et les vieux lambeaux d'affiches, frôlant comme un

enfant les poignées des portes-cochères, je trouve sans les reconnaître tous les coins que j'aimais. Et plus je m'enfonce dans la ville et plus elle m'échappe. Paris se sauve à la course devant mes pas, ne laissant en arrière que le visage hermétique d'une capitale occupée.

Tout Paris est en dedans et pour y pénétrer, il faut quelquefois l'épreuve du sang, l'épreuve du feu. Paris qui guette et épie a gardé quelques apparences, pour mieux tromper, car Paris s'est dédoublé, s'est sauvegardé par l'action secrète. Paris, dans l'ombre, continue sa mission.

Les toits ont perdu leurs fumées. Le monde des cheminées a lui aussi été frappé par la guerre. Ah ! ces cheminées de Paris, groupées par batteries, par bataillons, par quartiers, rouges comme l'argile et qui restent maintenant toutes froides blotties les unes contre les autres, témoignant au ciel pour les enfants qui grelottent ! Au bout de leurs alignements de chéchias en terre cuite, il y a de hautes girouettes de fer qui prolongent le tuyau du poêle de famille et qui maintenant tournent pour rien en sifflant dans le vent comme des folles.

Dans les rues, les passants vont lentement et les semelles de bois résonnent sur le trottoir comme dans les couloirs d'un château hanté d'histoire où s'attarderaient des revenants. Je longe machinalement la file des boutiques. Les magasins se meurent tels des cercueils rangés le long de ma route. Les quelques autos sont celles des Allemands. Des bicyclettes passent lentement, comme pour une sortie d'usine qui n'en finirait plus. La foule triste s'allonge, des uniformes d'Allemands font tache dans le cortège.

Tous ces Parisiens-là ont le front inquiet, l'œil ardent, ils vivent de cette façon chacun dans leur secret, sous la cuirasse orgueilleuse, n'ôtant jamais le masque, pas même au poteau ! Ils marchent entre deux époques, ils font la liaison entre la défaite et leur victoire, ils marchent l'estomac dans les jambes,

la tête en feu, le cœur serré, le cœur leur rempart. Dans le duel quotidien avec la faim, ce n'est pas le corps qui risque le plus, c'est l'âme ; mais l'âme de Paris n'a jamais fait relâche.

« J'ai rêvé de charcuterie », disait ce matin un gavroche dans le métro et tout le monde a souri. Il y a dans le climat de Paris un ferment d'ironie qui sert de défense à la pudeur.

A travers la foule, j'essaie d'être anonyme, tâtant trop souvent dans ma poche mes faux papiers. Je croyais être de taille pour ce nouveau métier. Je ne suis qu'un débutant.

*
* *

Place de la Concorde. Sur la terrasse du ministère de la Marine, au grand mât, il y a un drapeau allemand qui flotte. Dans le volume de la place, toute grande ouverte sur le ciel, dans l'immense surface piquée par l'obélisque, ce drapeau est infime, il n'est rien. Et cependant tout ce que l'on regarde, toutes les pierres, tous les monuments, toutes les colonnades et même les arbres des jardins semblent s'être placés à cause de lui en retrait, comme si la course du temps s'était arrêtée. Le drapeau est le seul maître. Ce n'est point un décor, une capitale étrangère, un coin de ville morte. C'est quelque chose de plus atroce. C'est un lieu marqué. Des monuments, il ne reste plus que le dessin.

La place est presque déserte. Est-il déjà midi ? Un officier allemand en grande tenue semble attendre. Quatre autocars militaires sont venus, badigeonnés avec de la peinture couleur de boue et remplis d'Allemands casqués jusqu'au cou. Ils viennent de Satory, de l'École militaire ou du Mont-Valérien, du Mont Rouge comme disent les Parisiens, tellement on y fusille. C'est la compagnie qui va faire comme chaque jour la montée de la garde, et, cette fois-ci, c'est une compagnie de « Panzer-Division ». Ils sont vêtus d'un uniforme noir à parements jaunes. Ils portent de grosses demi-bottes et un

poignard à la ceinture. Deux cents grands gaillards se sont mis en rangs et l'officier a pris la tête. Derrière lui se trouvent les tambours, les trompettes et les cuivres.

« *Stillgestanden! . . . Vorwaerts marsch!* ».

Les ordres tombent aussi secs que des coups de fouet. Quelques secondes de silence et un hymne de guerre éclate dans les Champs-Élysées, par trois coups de grosse caisse, trois coups de canon. Pas un pigeon ne s'est envolé ; maintenant ils se méfient de Paris.

Et la musique continue et la troupe noire monte vers l'Étoile avec son étendard sur lequel se balance, au rythme de la marche, un aigle argenté, l'aigle allemand, l'aigle pâle, cramponné sur la hampe du fanion.

Deux autos allemandes ouvrent la route. Deux autres ferment la marche, transportant des sous-officiers qui regardent constamment en arrière, tournant le dos au cortège. De loin, je suis la troupe. Il n'y a pas un Français sur les trottoirs, c'est le défilé du mépris.

Toutes les rues adjacentes sont remplies de policiers et on entend parfois des coups de sifflet. Je passe devant l'auberge alsacienne : *Fuer Besatzungstruppen reserviert*, devant le cinéma Marignan qui porte une grande pancarte *Soldaten-Kino*, à droite plus haut que l'ancien immeuble du *Figaro* un ancien magasin d'automobiles est transformé en un centre de propagande anti-anglaise. Ils y ont exposé un Spitfire tordu par le feu.

Les stations du métro Marbeuf et George V sont restées ouvertes et les Parisiens, sortant des souterrains et surpris par le défilé et le bruit de musique, attendent dans les escaliers ou se dirigent le dos à la rue vers une vitrine qu'ils font semblant d'observer. Depuis deux ans, entre midi et une heure, les Allemands frappent le talon sur l'avenue des Champs-Élysées, sans badauds, sans témoins. Et la voie majestueuse subit dans la solitude la profanation quotidienne, comme une morte étendue le long de la colline.

Sur le toit du *Poste Parisien*, un grand pavillon allemand flotte à côté de l'antenne et, à gauche, contre l'ancien immeuble de la maison du Tourisme, transformé en centre de propagande nazie, un autre drapeau rouge, immense comme l'insulte, se tord avec sa croix gammée dans les coups d'air d'un dernier vent d'hiver.

Devant le *Fouquet's*, restaurant des Allemands et des pro-Allemands, tout le public s'est levé d'un bloc, civils et militaires, dans un garde à vous glacial. Dans la montée de l'Étoile, c'est un des seuls lieux où l'on sente un peu fort une odeur de cuisine. Et à la cadence d'un moteur, la musique allemande joue toujours ses cantiques de guerre. Et à la cadence d'un outil, la compagnie rectangulaire obéit.

Maintenant elle n'est pas loin de l'Arc de Triomphe. Va-t-elle passer dessous ou contourner l'édifice? Au coin de la rue de Presbourg, au niveau de l'*Astoria*, les cuivres se sont arrêtés et après un battement de tambour, un roulement d'appel, la fanfare crache à pleins cuivres le *Deutschland über Alles*.

Non! Ils n'ont pas tourné, et la compagnie des Panzer passe sur la tombe du soldat inconnu, rasant la flamme, secouant la dalle chargée de fleurs, écrasant à la botte les petits bouquets des pauvres perdus sur les côtés et s'engouffrant sous les voûtes sacrées comme une chenille noire au pied d'une cathédrale. L'écho a changé par deux fois la résonance des trompettes.

Ils sont passés et tournent à droite du côté de l'avenue Wagram, et ensuite descendent par le même chemin, au même pas, à la même cadence, avec le même bastringue, dans le même désert.

Quelle joie sadique éprouvent-ils, ces mannequins noirs de Prusse, ces automates de guerre, ces spécialistes de l'assassinat et de l'humiliation? On leur a raconté sans doute qu'ils effaceraient ce matin vingt ans d'injustice, que profaner c'est

être fort et qu'intimider c'est vaincre, on leur a dit que leurs poignards valaient mieux que le traité de Versailles, et que la Voie Royale par laquelle ils montaient, d'autres avant eux, leurs vainqueurs, l'avaient descendue, la capote fleurie devant un peuple entier.

La fanfare guerrière est repartie vers la Concorde. Les cuivres ont baissé de ton, on n'entend plus que les coups de grosse caisse scandant la descente à la crosse, au marteau.

La rue redevient normale. Un homme marche à côté de moi. Il peut avoir 50 à 60 ans, il traîne la jambe et porte à son gilet un encrier en buis. C'est un garçon de recette ou un employé du gaz. Il me regarde avec insistance, il hésite à me parler. On ne sait à qui on s'adresse :

— Il fait encore frais aujourd'hui, lui dis-je. Alors m'observant avec plus d'attention, il me répond :

— Il y a même un sale courant d'air sous les voûtes de l'Arc de Triomphe, Monsieur. A force d'y passer, on en crève.

*
* * *

On m'avait dit : Affiche jaune ou affiche rouge : *répression* ; affiche verte : *amendes et exécutions collectives* ; affiche blanche avec ou sans photographie : *signalement d'un acte de résistance ou d'un homme recherché, promesse de récompense ou de sanction*. En plein Levallois, sur les murs de ma Mairie, devant la petite place, à côté d'un tas de sable sur lequel jouaient des enfants, il y en avait une de ces affiches, toute blanche, blême comme un linceul. Le papier est plein de boursouffures. La colle travaille sous le papier et lui donne une éruption de boutons. C'est cependant du bon papier, pour l'époque. A droite le texte est en français, à gauche en allemand.

« Le général, commandant les troupes d'occupation à Paris, vu les pouvoirs conférés par le général commandant des troupes d'occupation en France, fait savoir à la population

parisienne que le 7 mars 1942 un attentat a été commis contre la Wehrmacht. Un Français du nom de Robert Rudin a lâchement pris part à cet attentat terroriste sur les ordres de Moscou. Toute personne donnant asile ou aidant cet individu sera passible de la peine de mort».

Signé : STUELPNAGEL—General der Infanterie.
Militaer-Befehlshaber in Frankreich.

Et en tête de la partie allemande de l'affiche, il y avait une photographie très agrandie d'un garçon qui souriait. C'était une bonne tête d'ouvrier, montée sur un chandail de laine comme un buste sur son socle. Il avait un regard net, et un front vaste. Ce n'était pas une tête d'illuminé aux yeux brûlants de fièvre. Non, c'était un être simple, un homme que rien ne prédestinait à la bataille cachée, à la lutte sourde. La Gestapo avait dû trouver cette photographie dans une perquisition. Ils avaient dû la décoller d'un album de famille et la découper au ciseau dans un groupe, car, derrière la tête, le bras d'un voisin s'allongeait sur l'épaule dans un geste d'amitié. Un seul bras, au nom de tous. Au bas de l'affiche on pouvait lire :

« Toute personne pouvant donner des renseignements conduisant à l'arrestation recevra la somme de 200.000 francs », et les chiffres étaient marqués en grosses lettres, d'encre grasse, en gros caractères tout noirs, tout droits comme des poteaux.

*
* * *

C'était un grand garçon, solide, élancé avec une tête mignonne, ronde et douce, blanche comme une hostie sous sa barrette de curé. Quand il zézayait, on souriait, on aurait cru un séminariste. Mais lorsqu'on lui parlait du malheur

des autres, son regard s'évadait très loin dans un rêve, dans un monde moins étroit, moins misérable. Il avait l'air d'avoir son truc pour passer dans la vie.

De son éducation religieuse, il avait arraché tout ce qui était clérical, toutes les pauvretés des dévots, pour ne garder que les vertus de la charité, la clarté de la foi et une sorte de rêve inconscient du supplice. Il était entré dans le peuple par la porte de sa sacristie ; c'était un curé de la zone rouge.

Après l'armistice il était revenu dans sa cure, dans son église moderne au ciment trop frais. Comme il avait du sang dans les veines, ce gaillard, il s'était glissé dans les rangs de la révolte française. Sans ordre de l'archevêché ; mais sans changer de culte, il avait placé dans le cadre du travail secret son idée à lui sur les chrétiens de l'époque héroïque. C'était un chasseur d'hommes, un explorateur de mansardes, ce curé pour de bon. Ah ! ce n'était pas un confesseur mondain, un guillocheur de mots, un raffiné. Comme il était sûr de son ciel, il y allait fort. Dans l'église des catacombes, il aurait chanté sa foi jusqu'à l'agonie et troublé le plus cynique des Romains ; dans Paris prisonnier, dans sa paroisse de banlieue, il s'était lancé contre la Gestapo comme un missionnaire au-devant du typhus. Un gars comme ça, c'est du levain de rénovation humaine, un rien en aurait fait le porte-drapeau des meurtris. D'ailleurs, depuis deux ans qu'il était dans son église, il discutait toujours avec les communistes sans arriver à se convaincre — sans trop le désirer — l'un gardant son crucifix, l'autre le blason du parti.

Dans la guerre secrète contre l'Allemand, il était dans une branche latérale. Il faisait des faux : faux papiers, faux passe-ports, fausses cartes d'identité et même de faux *Ausweis*. Il fabriquait des cuirasses en papier pour les vrais patriotes. Les seuls faux qu'il n'ait jamais faits furent les cartes de pain, les cartes de lait. Son travail alimentait des bataillons entiers de militants de la France, c'était le fournisseur attitré de tous

les illégaux. Il peignait, il grattait, il burinait, il imprimait, il coulait la cire, et signait même mieux que Stuelpnagel. Pour le taquiner, des camarades l'appelaient souvent : Saint Sulpice. Ainsi il n'avait pas à manier le couteau, le revolver ou le poison.

Sa mère habitait avec lui. Elle était toute petite, toute menue, parlant peu. Derrière ses lunettes à monture d'argent qui glissaient toujours sur son nez, ses grands yeux pleins de lumière commandaient le visage. Elle était beaucoup moins avancée que lui en politique, elle sentait mieux la charité que la justice. Son expérience humaine gravitait autour de celle de son fils, c'était déjà un choc en retour. Elle avait vu trois guerres, trois invasions. La tombe du père était quelque part au nord de Reims.

Combien d'heures ai-je passé chez ces deux êtres, descendant souvent à la cave dans le petit laboratoire, adossé à la ronéo ? Là, devant ses bâtons de cire à cacheter, sa petite lampe, ses moules, il s'essayait durant des heures à imiter les tampons de toutes les préfectures de France, dessinant à la loupe comme un miniaturiste les armoiries les plus complexes. Au milieu de ses cartes rouge orangé de la « zone libre », de ses cartes blanches de « Frontalier », dans un arsenal de tampons encreurs et de photographies délavées, courbé sur sa planche, il avait l'air d'un religieux du moyen âge enluminant les lettres majuscules de l'Acte des Apôtres.

Un jour à six heures du matin, avant sa messe, la Gestapo est venue l'arrêter. Ils ont tout fouillé et même soulevé les carreaux de la cuisine. Ils l'ont fait se déshabiller.

Un Autrichien qui assistait à l'affaire a dit plus tard à un garde mobile qu'au moment où l'officier allemand lui annonçait en ricanant que son compte était bon, il avait répondu : « Merci, comme ça vous sauvez un peu la religion dans le quartier ». La mère a été arrêtée.

*
* *

Je monte à un petit poste, en première ligne.

Par bien des détours, par des coins et des recoins plus tordus que des boyaux, je me dirige vers la cagna, vers le P. C. de compagnie.

Il n'y a pas de barbelés, ni de coteaux de flammes, ni de sillons qui fument et les arbres des boulevards que je longe ne dressent pas, comme des moignons, leurs branches calcinées.

Il n'y a pas d'obus, de balles et de mitraille — pas encore.

Au loin, hors Paris, on aperçoit la cloche d'un réservoir de gaz aplatie au pied de ses portiques et, vers l'ouest, la batterie des cheminées de la Centrale, toutes coniques, plantées dans la terre, piquées dans le panorama des masures comme d'immenses entonnoirs de fer. C'est un paysage de désolation. Le frisson que donne le vent s'ajoute au froid des choses, à la grisaille des murs, à l'agonie des boutiques. Ce ne sont plus les quartiers extrêmes de Paris sciés en tout sens par des rues et des impasses, ce n'est pas encore la banlieue, bigarrée de toits rouges, c'est un pays sans nom, où tout rase la terre, sauf les cliniques, les dispensaires et quelques maisons neuves.

C'est dans ce coin-là que se trouve le petit poste. Pressé par le temps, j'accélère le pas, car j'ai rendez-vous avant quatre heures et la nuit tombe vite. A l'adresse que l'on m'avait dite, j'entre sans hésiter dans un couloir d'immeuble, un couloir sombre et bas.

Au moment où je passe, le concierge se lève et m'interroge.

— Je viens voir Monsieur Dumontier, lui dis-je.

— Il est parti depuis la mobilisation. Il est prisonnier.

— N'avez-vous pas son adresse?

— Je vais la chercher, Monsieur. Je crois l'avoir inscrite

lorsque sa femme est passée il y a quelques mois. Elle travaille en filature près de Rouen. Leur petite fille est en Auvergne chez les beaux-parents. Ah, la vie est bien dure ! . . .

Et tout en continuant à me raconter son histoire qui s'étire comme le malheur des temps, le brave homme sort du tiroir de son buffet un vieil agenda de la Samaritaine, feuilletant longuement chaque page, se retournant de temps en temps pour me sourire, il finit par me dire avec la satisfaction d'un homme méticuleux : « Stalag 26, mais je ne sais pas où ça perche ».

— En tout cas, lui dis-je, ce n'est pas dans les Buttes-Chaumont.

A ce moment la tête de l'homme change d'expression. « Buttes-Chaumont » était le mot de passe et le concierge était le guetteur, la sentinelle du poste.

Après m'être fait reconnaître, je descends dans la cave avec l'ami, chef de secteur.

Cinq hommes aux visages de fer attendent à la porte. La faible lumière qui tombe dans la cave les découpe à grands traits, à coups de hache, à coup d'entailles. Dans le silence on se croirait il y a 25 ans dans un abri de tranchée au petit jour, avant l'attaque, entre le dernier obus et le premier bond.

« C'est un camarade », lance mon guide à ses amis. Le plus jeune m'a serré la main si fort que j'en ai les os meurtris. Il peut avoir 19 ans. Avant la guerre il débutait dans le triporteur. Il était livreur chez un grand pâtissier du XVI^e et sa connaissance des quartiers riches ne comprend pas seulement les rues, elle s'étend aussi aux immeubles et même aux escaliers de service. Et tandis qu'il me parle, je l'imagine il y a deux ans rentrant à vide et jouant comme un gosse avec le grelot de son guidon en roulant sur deux roues . . .

Le vélo était hier leur gagne-pain, à tous ceux-là, il est aujourd'hui leur instrument de guerre. Ces hommes sont les

« cyclistes » de la fameuse brigade, des nouveaux corps francs qui sortent spontanément des pavés de Paris. La nuit tombée, ils font la chasse aux Nazis et frappent souvent au couteau. Ils travaillent seuls, tout seuls, et rôdent dans les rues désertes ; perdus dans le flot de l'armée allemande, ils attaquent au harpon. Ils réussissent ou ne reviennent jamais. Beaucoup sont des parents d'otages, des fils de prisonniers. Ils plantent des couteaux entre les épaules des Allemands en faisant « han » comme des bûcherons pour frayer un chemin au peuple de France. Dès l'hiver de 1940, les Allemands craignaient de sortir seuls la nuit.

Pendant les heures de veille, ou les soirs où le pavé glisse, ou la « météo » est mauvaise, ils gravent, comme dans les tranchées, des légendes sur les manches de bois de leurs couteaux : *Débuts, Ticket d'oxygène, Voir Paris et mourir.*

Et l'Allemand part à la morgue, le couteau sur le brancard.

Au début, pendant la période d'apprentissage, ils font souvent de la surveillance avant de pouvoir à leur tour donner le coup de froid à l'ennemi. Beaucoup d'entre eux travaillent de leur métier un ou deux jours par semaine, se consacrant le reste du temps à l'étude de cette nouvelle tactique de la guérilla, de la guérilla presque sans armes. Ils sont tous des individuels, refusant les organisations par peur des traîtres. Il n'y a qu'une seule unité, une seule dimension pour cette race : le courage. On mesure Georges, Robert ou Marcel au travail, « à la pièce », comme on dit en usine.

Le chef du petit poste a retiré d'un recoin une lampe électrique prise sur le corps d'un Allemand. Il me la montre avec une sorte de fierté. C'est bien construit et c'est pratique il n'y a pas à dire ! . . . Et il promène le rond de lumière sur le mur comme un projecteur tâtant les images un soir d'alerte.

Des signes algébriques tracés à la craie défilent un par un :
 +, —, ++, ×, o. + un Allemand d'abattu, ++ un officier,
 × un attentat, o un empoisonnement,

— un homme du petit poste mort au champ d'honneur. Je n'ai pas osé compter la proportion. La lampe s'est éteinte, la demi-lumière est retombée dans la pièce et le chef du poste me dit quelques phrases. Les mots passent et se brouillent. Faisant effort pour me ressaisir, je n'entends que la fin : « au jour d'aujourd'hui la vengeance monte plus vite que les salades... »

Et je quitte le petit poste regagnant Paris. Paris qui est devant moi maintenant et qui s'assoupit dans la brume. Paris où ils iront ce soir. J'entends la Savoyarde frapper ses longs coups graves. Les notes déchirantes partent du coffre de Montmartre balancées dans le ciel au rythme d'un pendule.

Plus — moins — plus — moins...

Combien de coups encore aurons-nous à entendre?

* * *

LA PLUS BELLE HEURE.

“Let who will fail, England will not”

R. W. EMERSON.

Pour un voyageur venant du continent, Londres, au début du mois de septembre 1940, présentait un curieux spectacle. Quelques jours encore devaient se passer avant que ne commencent les terribles bombardements de nuit. Jamais le mois de septembre n'avait été aussi clément ni aussi lumineux. Pour ceux qui avaient vécu en un coin quelconque de la malheureuse terre d'Europe, que ce fût en territoire occupé par les nazis, où le chaos et le désespoir rivalisaient pour abattre les derniers courages, ou dans l'un de ces pays neutres, effrayés par la puissance germanique, l'atmosphère londonienne paraissait être celle d'une oasis de calme et de confiance. Depuis l'évacuation de Dunkerque on avait fait beaucoup pour la guerre. Fébrilement on fabriquait des armes. Mais si, derrière ses établis et ses machines, le peuple anglais savait ce qu'étaient la fatigue et la sueur, l'heure du sang et des larmes n'était pas encore sonnée. Le promeneur, ne jetant qu'un œil distrait ou superficiel sur les rues de Londres, ne voyait d'autres signes de la guerre que ces gros poissons d'argent qu'étaient les ballons de barrage, brillant dans le ciel bleu, ou les rassemblements autour des marchands de journaux annonçant les pertes croissantes de l'aviation allemande. Les rues de Londres

étaient encombrées par des soldats étrangers : Polonais, Tchèques, Français, Hollandais. Les uniformes étaient de la même couleur, mais, sur les épaules, on reconnaissait les insignes les plus variés. Les hôtels, les restaurants étaient remplis d'émigrés venus de presque tous les pays d'Europe. Les femmes n'étaient pas encore mobilisées et les uniformes kakhis ou bleus des A. T. S. et des W. A. A. F. étaient peu nombreux dans les rues ; l'uniforme brun de l'Armée de la Terre (Women's Land Army) y était à peu près inconnu. Les théâtres et les cinémas fonctionnaient sans restrictions horaires et il y avait, dans tout Londres, un grand air de liberté et de confiance qui emportait les convictions et qui subjuguait le jugement. Rien ne paraît, aujourd'hui, plus ridicule et plus absurde que les propos menteurs de la radio des pays occupés, dépeignant la population londonienne comme vivant dans un état d'affolement et de panique. Certes, l'on commentait dans toutes les conversations le résultat des combats aériens, mais même cette lutte mortelle, dont l'issue devait décider du sort de l'Angleterre, prenait pour certains l'aspect d'une compétition sportive, dont ils préféraient ne pas mesurer les conséquences. Certains jours, pourtant, des avions nazis étaient apparus dans le ciel de la capitale, et les volutes compliquées qu'ils décrivaient, lorsqu'ils étaient poursuivis par la chasse britannique dans l'azur léger de septembre, étaient observées dans les rues par des dizaines de milliers de gens qui, le nez en l'air et la plaisanterie à la bouche, suivaient calmement cette fantastique course à la mort comme une partie de tennis ou de rugby. Les Londoniens faisaient preuve d'une confiance inébranlable dans leurs propres « joueurs », et l'on peut dire que celle-ci ne les abandonna pas un seul instant au cours des années de guerre qui suivirent et à travers les terribles épreuves qui les attendaient. Ainsi apparaissait déjà, même pour un observateur superficiel, ce trait caractéristique de la nation anglaise, qui est d'avoir dans les heures d'extrême

péril une foi profonde dans le courage et les vertus de ses marins, de ses aviateurs, de ses soldats, et d'accorder à ses chefs militaires et civils le crédit indispensable à l'accomplissement de leurs lourdes tâches. Certes la campagne de mai et juin 1940 avait été l'objet de plus d'une crainte ; l'évacuation de Dunkerque avait été suivie avec angoisse ; la chute de la France, apprise avec consternation ; mais à aucun moment la confiance dans le gouvernement, l'admiration générale pour son illustre chef M. Winston Churchill, la sympathie et la dévotion pour les défenseurs de la patrie n'avaient été atteintes. Tous ceux qui ont vécu en Angleterre à cette époque — qui aujourd'hui paraît déjà si lointaine — peuvent témoigner qu'au moment du triomphe le plus éclatant des armes allemandes, le doute ni l'incertitude n'ont jamais effleuré un cœur britannique. En septembre 1940, il régnait en Angleterre une confiance vraiment émouvante dans une issue favorable du conflit gigantesque qui opposait l'Empire à l'Europe, asservie aux nazis. Ces sentiments de foi et d'espérance étaient partagés par l'immense majorité des Belges vivant en Angleterre à cette époque. Même les plus pessimistes pensaient : « Tout vaut mieux que de vivre sous le joug allemand. Quelle que soit l'issue de la lutte, nous avons ici en Angleterre une chance de pouvoir mourir en hommes libres. En Belgique il n'y en a aucune. » Quelques-uns, pris de nostalgie, évoquaient parfois les souvenirs d'une patrie à la fois si proche et si lointaine ; mais la majorité cherchait courageusement à s'adapter à une situation nouvelle. La plupart d'entre eux étaient dans la gêne, un grand nombre dans la misère. Les secours aux réfugiés n'avaient pas encore été organisés d'une manière systématique et dépendaient encore de l'initiative et des ressources de l'Ambassade de Belgique de Londres, qui opérait des miracles pour faire face à des besoins dépassant ses moyens. M. De Vleeschauwer, ministre des Colonies, et M. Gutt, ministre des Finances, qui étaient dans la

capitale britannique et avaient commencé la réorganisation des services ministériels, ne cessaient d'affirmer à leurs compatriotes leur foi inébranlable dans la victoire anglaise. Mais ils prévoyaient une guerre longue de plusieurs années et demandaient à chacun de s'adapter aux circonstances et de s'intégrer le plus rapidement possible dans le formidable effort de guerre qui se préparait. Les réfugiés belges, comme le peuple britannique tout entier, étaient résolus à faire leur devoir avec courage et avec une confiance dans la victoire finale, quelque lointaine qu'elle pût paraître.

Cette disposition d'esprit peut, à première vue, sembler paradoxale. A un moment où la bataille aérienne qui journallement faisait rage au-dessus des champs du Kent et des villes du sud de l'Angleterre ne s'était pas encore terminée par une victoire définitive de la R.A.F., à un moment où la menace des bombardements de nuit s'étendait sur la capitale, les chances de victoire de l'Angleterre pouvaient paraître fort réduites pour un étranger ignorant l'histoire et les traditions de ce pays, ainsi que les prodigieuses ressources que peuvent déployer en face d'un extrême danger l'ingéniosité et le courage britanniques.

Étant donnée la supériorité de la flotte anglaise dans la Mer du Nord, l'assaut nazi sur les Iles britanniques devait logiquement prendre l'aspect d'une attaque aérienne massive, destinée à abattre l'aviation de chasse anglaise, à détruire les aérodromes puis à protéger un corps de débarquement contre les attaques de la flotte ennemie. L'aviation allemande devait ultérieurement bombarder les usines de guerre, puis jeter la panique dans les grandes villes en s'attaquant à la population. Ce triple danger avait été jugé à sa mesure et l'on peut dire que si l'Angleterre de 1940 n'avait pas les armes en quantité suffisante pour le briser à l'origine même, c'est-à-dire sur les champs d'aviation de l'Europe occupée, tous les outils nécessaires à l'accomplissement

de cette tâche avaient néanmoins été créés et mis au point avec une perfection technique qui surprit l'adversaire.

Il était tout d'abord faux de croire que l'Angleterre ne s'était pas préparée à l'attaque allemande. On peut dire, par exemple, qu'en Angleterre on avait beaucoup mieux compris que dans la plupart des nations européennes le danger terrible que les bombardements aériens représentaient pour les grandes agglomérations.

En effet, quelles sont les armes et les organisations militaires et civiles indispensables à la défense d'une grande ville? D'abord, une aviation de chasse qui soit de taille à barrer la route aux bombardiers ennemis et à rendre impossibles les bombardements de jour; ensuite, une artillerie antiaérienne qui soit suffisante pour enlever toute précision aux bombardements de nuit et qui fasse payer les raids de l'adversaire le plus cher possible; et enfin, des services civils de secours et de protection contre l'incendie qui puissent limiter les conséquences des attaques de l'ennemi. Toute cette organisation fut naturellement considérablement développée au cours des bombardements de Londres; mais elle avait été parfaitement conçue plusieurs années auparavant et existait déjà dans tous ses services essentiels en septembre 1940.

L'aviation de chasse anglaise était dotée d'appareils Hurricane, ainsi que de Spitfires à la mise au point desquels le génial ingénieur aéronautique R. J. Mitchell avait consacré ses dernières forces. Leur armement avait été choisi, après une étude approfondie des enseignements de la guerre civile d'Espagne, par le chef même du Fighter Command, Air Chief Marshal Sir Hugh Dowding, aujourd'hui Lord Dowding. C'est lui qui décida que les avions de chasse britanniques seraient porteurs de huit mitrailleuses. L'actuel ministre de l'Air, Sir Archibald Sinclair, a décrit l'adoption du chasseur à huit mitrailleuses comme étant « une des plus grandes décisions de l'histoire de la guerre. » En effet, le Messerschmidt 109 était aussi rapide que le Spitfire, mais il était équipé avec

un canon, tandis que son équivalent britannique avait huit mitrailleuses, crachant 120 balles à la seconde. On a très justement comparé l'action du feu des Spitfires à une scie à ruban coupant une pièce de bois. Mais ici c'était la queue ou les ailes des avions allemands qui étaient sectionnées en quelques secondes. L'immense supériorité des Spitfires et des Hurricanes sur les bombardiers allemands Heinkel et Dornier avait été prouvée au cours des premiers mois de la guerre : 50 d'entre eux attaquant les côtes d'Angleterre ou les convois dans la Mer du Nord avaient été abattus pour la perte d'un seul chasseur britannique. Aussi, dès le début de mai 1940, Lord Dowding avait-il exprimé sa conviction profonde que l'aviation de chasse britannique était de taille à faire face à des attaques allemandes, lancées même par 1.500 ou 2.000 bombardiers. Avec une étonnante clarté de vue il avait prédit que le pourcentage des pertes infligées aux assaillants serait si élevé que ceux-ci ne pourraient maintenir leurs attaques pendant longtemps.

Au cours de l'évacuation de Dunkerque, l'aviation allemande avait été repoussée d'une manière constante par les chasseurs britanniques, qui avaient abattu en moyenne quatre appareils nazis pour la perte d'un des leurs. Mais les victoires aériennes anglaises avaient eu peu de retentissement devant le drame immense de l'encerclement des armées alliées, puis de la chute de la France. Ainsi peuvent être ignorées certaines leçons importantes d'une grande bataille. Alors que ses aspects les plus spectaculaires frappent les foules d'admiration ou de crainte, les phases de la lutte qui comportent les enseignements les plus riches échappent généralement aux spectateurs les plus nombreux et les moins avertis. Heureux ceux qui, au travers de l'ombre du désastre, peuvent apercevoir au loin les premiers rayons prometteurs d'une prochaine victoire !

Mais il n'en est pas moins sûr qu'après Dunkerque, ceux qui avaient suivi la lutte de près, et Lord Dowding

en tout premier lieu, avaient acquis une confiance inébranlable dans la magnifique arme de combat qu'était le Spitfire. Le résultat des combats aériens du mois d'août répondit d'ailleurs à leurs espérances : pour chaque appareil anglais abattu, quatre ou cinq allemands étaient descendus, et en ce qui concerne les pilotes, si l'on tenait compte du nombre des aviateurs britanniques sauvés par leur parachute, la proportion était de 1 à 7. Celle-ci, en fait, était encore plus forte, car un grand nombre d'appareils allemands abattus étaient des bombardiers comprenant plusieurs membres dans leurs équipages. En réalité, ce dont peu de continentaux se rendaient compte, c'est que les nazis envoyaient à l'assaut une aviation qui, en nombre, surpassait l'aviation anglaise d'une manière impressionnante, mais dont les types d'appareils étaient déjà vieux de quatre ou cinq ans. L'Air Council britannique avait choisi ses prototypes d'avions au moment opportun, ni trop tôt, pour ne pas courir le risque d'avoir des appareils qui auraient pu être surclassés par les Allemands, ni trop tard, pour que le temps nécessaire à la mise en fabrication en série soit respecté. Ce fut la qualité contre la quantité, et au bout de quelques semaines aucun expert anglais ne doutait plus que ce serait la première qui l'emporterait. La confiance du peuple anglais était donc amplement justifiée. Elle avait été exprimée en une forme magnifique par cette phrase célèbre de M. Churchill : « Jamais dans l'histoire des conflits humains une dette aussi grande n'a été contractée par tant d'hommes envers si peu. »

Un autre effort britannique de préparation à la guerre, qui avait été insuffisamment apprécié sur le continent, était le développement de la défense antiaérienne en Grande-Bretagne. Si celle-ci n'avait pas, en 1940, poussé les préparatifs de défense antiaérienne aussi loin que l'Allemagne, elle avait néanmoins une avance considérable sur toutes les autres nations européennes. L'Angleterre avait d'ailleurs dû faire un effort de la même nature

au cours de la guerre précédente, en commençant par installer 12 canons antiaériens et 12 projecteurs dans la région de Londres dès le 1^{er} octobre 1914, pour finir en 1918 par un système de défense efficace protégeant la capitale et comprenant 284 canons, 377 projecteurs et 11 escadrilles de chasse. Dès 1936, il y avait une division complète de défense antiaérienne et une seconde était en formation. En 1938, celles-ci se montaient au nombre de cinq et étaient réunies en un corps d'armée. En 1939, il y avait sept divisions et elles avaient été constituées en un Commandement d'armée. Le commandement du nouveau corps fut pris quelques semaines avant le commencement de la guerre par le général Sir Frederick Pile, qui fit en sorte qu'un an plus tard une artillerie redoutable attendait autour de Londres et sur les côtes du sud de l'Angleterre les assauts de la Luftwaffe. La menace était évidemment d'une autre ampleur qu'en 1914-18 ; en fait, les batteries antiaériennes de Londres furent soumises à une rude épreuve. En septembre 1940, le nombre des canons antiaériens était certes insuffisant pour protéger toute l'Angleterre ; aussi avaient-ils été concentrés autour des grandes villes et plus particulièrement dans l'estuaire de la Tamise, où ils constituaient un barrage formidable, auquel les commentateurs militaires allemands furent ultérieurement contraints de rendre hommage à maintes reprises. De plus le système de défense avait été conçu avec une grande souplesse. Après la première grande attaque nocturne sur Londres, le 6 septembre 1940, des renforts furent envoyés de toutes les régions du pays et, 48 heures après, le nombre des canons placés autour de la ville était doublé. A partir du 10 septembre, l'intensité du barrage était telle que les bombardiers allemands, qui dans certains cas étaient descendus jusqu'à 400 mètres, durent remonter jusqu'à 5.000 mètres, rendant ainsi tout bombardement de précision impossible. Évidemment, il fallut encore de longs mois à l'Angleterre pour

faire de son système de défense antiaérienne une arme aux coups mortels pour l'adversaire. La radiolocation développée à la fin de 1940 et au début de 1941 lui rendit des services immenses. Mais, dès septembre 1940, l'arme avait été créée et portée à un degré d'efficacité suffisant pour constituer un grave danger pour l'ennemi ; en effet, du 1^{er} août au 31 octobre 1940, 248 avions nazis furent abattus par les batteries antiaériennes britanniques.

Les Anglais devaient aussi faire preuve de clairvoyance dans un autre domaine, celui de l'organisation des services de secours. Contrairement à l'optimisme béat du Maréchal Göring, qui affirmait que jamais un avion ennemi ne survolerait le territoire du Reich, on savait à Londres que, malgré les avions de chasse et les canons antiaériens, les bombardiers allemands passeraient en grand nombre au-dessus des villes anglaises pour y jeter la mort et le feu. 10.000 bombes devaient tomber sur la région de Londres pendant le mois de septembre 1940, 10.000 encore durant le mois d'octobre et 7.500 en novembre et 20.000 blessés grièvement. La capitale fut bombardée toutes les nuits de septembre, à partir du 7, par des forces ennemies oscillant entre 50 et 300 avions ; ce bombardement ininterrompu devait continuer pendant cinquante-sept jours, jusqu'au 2 novembre. Au cours des attaques les plus massives, des centaines d'incendies furent allumés. Mais une armée avait été levée pour les combattre : plus de 70.000 pompiers professionnels et volontaires, doués d'un matériel ultramoderne et d'une étonnante rapidité d'action, attendaient dans les casernes du Grand-Londres l'assaut de l'ennemi. Dès la première nuit de bombardement il y eut dans le quartier des docks une dizaine d'incendies réclamant de 100 à 300 pompes. Pendant que les pompiers combattaient les flammes — dans un des incendies la chaleur était si intense que les pavés de bois des rues s'enflammaient — les bombes pleuvaient autour d'eux.

Les pompiers de Londres combattaient le feu avec un courage inégalé et tous, professionnels et auxiliaires, acquirent en quelques heures une expérience que ne leur auraient pas donnée plusieurs années de service en temps de paix. Pendant les 22 premiers jours de bombardement de Londres, les pompiers éteignirent à peu près 10.000 incendies. Là encore, l'organisation avait été efficace et bien conçue ; dès cette première et terrible épreuve du 7 septembre 1940, elle répondit au but qui lui avait été assigné. Ce fait était dû, certes, à l'excellence et à l'abondance du matériel, mais aussi à l'entraînement et à l'intrépidité des hommes. Ceux qui ont vu, pendant les nuits d'attaques aériennes, les pompiers de Londres sur les toits embrasés, combattant le feu avec la lance et la hache, sans se soucier des bombardiers ennemis qui tournaient au-dessus de leurs têtes, furent les témoins véritablement bouleversés d'un spectacle qui ne quittera plus leur mémoire. Il en fut de même des services civils de secours, qui intervinrent avec diligence dès la chute de chacune des 50.000 bombes lancées sur la capitale britannique. Là aussi le baptême du feu révéla que ces services de défense, constitués en hâte depuis 1939, avaient été préparés de façon qu'ils pussent agir avec efficacité et avec rapidité. Les blessés étaient repérés et secourus promptement ; ceux qui étaient ensevelis sous les décombres étaient localisés avec une sûreté étonnante et instantanément des dizaines de bras se mettaient au travail pour les dégager.

Pourtant toute cette organisation avait été mise sur pied sans aucune expérience de la guerre et surtout sans celle des grands bombardements. Le fait qu'elle a résisté à une épreuve d'une intensité et d'une violence que personne ne pouvait prévoir constitue un témoignage éclatant en faveur de l'imagination et de la clairvoyance de ceux qui l'ont conçue.

Une autre preuve que l'Angleterre s'était préparée à des attaques aériennes d'une ampleur inconnue jusqu'à

cette époque, peut être trouvée dans ce passage du discours prononcé à la Chambre des Communes, le 8 octobre 1940, par le Premier Ministre, Mr. Winston Churchill. Il déclarait, en effet : « Lorsque nous sommes entrés dans la guerre à l'appel du devoir et de l'honneur, nous nous attendions à subir des pertes qui pourraient s'élever à 3.000 tués par nuit et à 12.000 blessés et ceci, nuit après nuit ; aussi prîmes-nous des dispositions pour que les hôpitaux pussent recevoir 250.000 blessés. Ceci représente ce que nous fîmes au début de la guerre, et nous n'avons eu, depuis que l'attaque a commencé jusqu'à samedi dernier, que 8.500 tués et 13.000 blessés. Ce fait montre que les choses ne tournent pas toujours aussi mal qu'on le prévoit. »

Mais il n'en était pas moins vrai que pour un voyageur venant du continent, l'atmosphère régnant à Londres en septembre 1940 paraissait, au premier abord, comme incompréhensible et presque irréaliste. Les esprits les plus fermes avaient beau repousser comme falsificatrice et mensongère la propagande du Dr. Gœbbels, représentant les Londoniens pris de panique, ne songeant qu'à un seul but : celui de quitter la ville au plus tôt, il y avait tout de même dans la plupart des pays d'Europe un certain courant d'opinion qui n'accordait pas à l'Angleterre beaucoup de chance de se tirer honorablement de ce terrible conflit. En France non occupée, en Espagne, au Portugal, en Afrique du Nord, un grand nombre d'hommes appartenant à tous les milieux sociaux, ne cachaient pas leur avis — et quelquefois leurs espoirs — que l'Angleterre allait, dans quelques semaines, être écrasée sous les bombes. Par contre, en Belgique comme dans tous les territoires occupés par les Nazis, la majorité de la population continuait à espérer, avec une conviction profonde et en quelque sorte émouvante et irraisonnée. Ce qui, par-dessus toute autre considération, frappait les peuples européens à cette époque, c'est que l'Angleterre était toute seule contre la plus formidable machine de

guerre que le monde ait jamais connue et qui pouvait à son gré contraindre à son service toute la puissance industrielle de l'Europe.

Mais dès que l'on mettait le pied sur le sol britannique, on se rendait compte que ces sombres prévisions se dissipaient comme un charme, que l'absence d'alliés sur le continent était certainement amèrement regrettée en Angleterre, mais qu'elle n'était certes pas un sujet d'affolement ou de frayeur excessive.

Un dessin du plus populaire des caricaturistes anglais, Mr. David Low, traduisait admirablement l'état d'esprit de la nation britannique en représentant un « Tommy » s'avancant jusqu'au bord des falaises battues par les flots et levant le poing vers les nuages noirs qui s'amoncelaient sur les côtes d'Europe, en criant : « Très bien, tout seul ! »

Toute personne arrivant à cette époque des pays sur lesquels s'étendait l'ombre sinistre de la Gestapo ne pouvait manquer d'être véritablement émue par l'atmosphère de courage tranquille, de résolution confiante et de foi inébranlable dans la victoire, inspirant toutes les classes sociales d'un peuple qui était presque universellement décrit comme réduit à l'abandon, au désespoir et à la défaite.

Ce qu'en réalité beaucoup de gens avaient oublié, c'est que tout Anglais avait dès son adolescence appris, au cours de son instruction — même la plus élémentaire — que deux fois au cours de l'histoire son pays avait dû faire face tout seul à un danger de la même nature et de la même gravité.

En 1588, sous le règne de la reine Elisabeth, il n'y avait en face de l'*Invincible Armada*, des 127 bâtiments de haut-bord de la flotte de Philippe II commandés par le duc de Médina-Sidonia, que les 34 navires placés sous les ordres de l'Amiral Sir Charles Howard. L'Angleterre était déchirée par les intrigues ourdies par Philippe II,

et la Reine elle-même dut parcourir tout le pays pour lever 20.000 hommes de milice, qui se joignirent à l'armée régulière. Pourtant, l'*Invincible Armada* fut repoussée, en partie à cause des tempêtes dont elle eut à souffrir, mais aussi à la suite des attaques incessantes des navires anglais.

En mars 1805, le péril ne fut pas moins grand. Les préparatifs du camp de Boulogne étaient terminés : douze à treize cents canonnières, péniches et bateaux plats étaient assemblés pour transporter sur les rives anglaises les 150.000 hommes de l'armée d'invasion. Napoléon I^{er} était décidé à en finir avec la « perfide Albion ». Mais la flotte française, qui devait protéger l'expédition, se fit bloquer dans Calais.

Le danger, pour la Grande-Bretagne, restait pressant, car le nombre des navires de guerre français et espagnols était de loin supérieur à celui des bâtiments anglais. Néanmoins, ce furent l'expérience, l'entraînement et le courage qui l'emportèrent le 21 octobre 1805, à Trafalgar, où l'Amiral Lord Nelson coula au prix de sa vie la flotte franco-espagnole des Amiraux Villeneuve et Gravina. L'Angleterre resta néanmoins seule à poursuivre la lutte, car le 2 décembre 1805, l'Empereur Napoléon I^{er} écrasait les Autrichiens et les Russes à Austerlitz. Lorsque son adversaire acharné, William Pitt, mourut en 1806, il laissait l'Angleterre sans alliance continentale et avec un commerce international ruiné. L'année suivante, la paix de Tilsit, du 8 juillet 1807, contraignit même la Russie à adhérer au blocus continental. Mais une fois de plus, l'appel adressé au peuple anglais pour résister à l'invasion étrangère fut reçu avec enthousiasme. De 1797 à 1803 fut levée une milice volontaire — sorte de préfiguration de la « Home Guard » d'aujourd'hui — qui réunit jusqu'à 460.000 membres, ce qui était remarquable pour un pays comptant le tiers de la population actuelle.

Conscients du grave danger qui pesait sur eux, les

Anglais de 1805 ne furent pas plus que ceux de 1940, effrayés ou démoralisés ; dans les chansons et les caricatures de l'époque, le redoutable Empereur Napoléon était généralement ridiculisé sous le sobriquet de « Little Boney » et représenté sous les traits d'un petit homme rageur écrasé par un immense chapeau à plumes.

Ce qui aujourd'hui apparaît aussi comme certain, c'est que l'Angleterre de 1940, unie sous l'impulsion géniale de son illustre Premier Ministre, faisait preuve d'une cohésion et d'une unanimité de sentiment au moins égales à celles de l'Angleterre de 1588 redoutant, non sans raison, l'effet des luttes contre les Écossais et les Catholiques, ou à celles de l'Angleterre de 1805 toute retentissante des débats parlementaires orageux entre William Pitt et son ennemi irréductible Charles J. Fox. L'opinion publique était à cette époque si divisée que les ennemis de Fox n'hésitaient pas à distribuer des caricatures où ce célèbre orateur était représenté sous les traits d'un traître faisant des signaux lumineux à la flotte française pour la guider vers les côtes d'Angleterre.

Certes la situation aurait été beaucoup plus grave si une attaque aéro-navale combinée avait pu être lancée contre la Grande-Bretagne au cours du mois de juin 1940. Il n'y avait, après l'évacuation de Dunkerque, qu'un peu plus d'un million d'hommes mobilisés dans l'armée britannique, dont une moitié n'était composée que de recrues en cours d'entraînement et l'autre moitié était douée d'un armement insuffisant. On pouvait estimer qu'il n'y avait, en fait, pas plus de 150.000 hommes entièrement équipés. Sauf pour les troupes canadiennes, les possibilités de renfort d'outre-mer étaient réduites à néant ; l'armée d'Égypte, menacée de toutes parts par les troupes coloniales italiennes, ne comptait pas plus de 28.000 combattants. Ces chiffres donnent la mesure du désastre que représentait pour la Grande-Bretagne la perte de l'équipement d'un corps expéditionnaire de 350.000 hommes. Mais il manquait

aux Allemands, pour envahir l'Angleterre en juin 1940, deux choses qu'ils ne pouvaient construire aisément : des bateaux et des aérodromes. Il fallait commencer par aménager les aérodromes qui avaient été détruits pendant la retraite des alliés en Belgique et en France ; il fallait ensuite grouper dans les ports de la Manche des milliers de barques d'invasion. Tout cela devait prendre du temps et on peut dire que, contrairement à une opinion généralement répandue, les Nazis avaient travaillé au plus vite pour être prêts à une attaque générale à partir du 15 août 1940. Mais à ce moment il était déjà trop tard. Soutenant un effort sans précédent, dans une course effrénée à la production, les ouvriers anglais les avaient battus. Ils avaient eu tout juste le temps de construire suffisamment de Spitfires pour mettre la Luftwaffe en déroute.

En réalité, l'Angleterre de 1940 était restée psychologiquement et moralement égale à celle de 1588 et de 1805.

Elle était toujours, suivant la définition du philosophe Emerson, « une mère de nations et de héros dont la force restait égale à travers les temps. » Il disait qu'il la voyait « non pas découragée, non pas affaiblie, mais se souvenant bien des jours sombres qu'elle avait vécus dans le passé. . . Je la vois dans son vieil âge, non pas décrépite, mais jeune et croyant toujours dans son pouvoir d'endurance. »

L'Angleterre de 1940 avait profondément conscience de ce que la lutte terrible et désespérée qu'elle allait engager, seule contre le colosse germanique, n'avait pas pour unique but de faire échapper à la défaite et à l'écrasement l'Empire britannique, mais aussi d'assurer la libération des peuples asservis sur le continent. Certes les intérêts vitaux de l'Angleterre étaient étroitement liés à son rôle traditionnel de champion de la liberté, mais c'était cet idéal qui enflammait sa volonté de lutte et qui cimentait étroitement toutes les classes de la société.

C'est uniquement parce que les classes populaires savaient que tout retour en arrière était impossible, que la politique de conciliation et d'apaisement était morte avec l'entrée de M. Winston Churchill au Ministère, qu'elles se sont jetées dans la lutte avec une telle vigueur. Les bruits de paix négociée avec l'Allemagne, que la presse servile et des collaborateurs des nazis répandaient dans tous les pays du continent au cours du mois d'août 1940, n'avaient aucune espèce de fondement et prouvaient simplement une incompréhension totale de l'âme anglaise de la part de ceux qui y accordaient le moindre crédit.

L'Angleterre de Winston Churchill n'était pas seulement celle de Raleigh, de Nelson et de Pitt, mais aussi celle de Lord Palmerston, qui soutint les révolutionnaires belges de 1830 contre la Prusse et la Russie, celle de Gladstone, qui défendit Cavour et Garibaldi.

C'était le même sentiment, le même idéal qui l'avaient animée au cours des deux autres grandes crises de son histoire. La défense de la patrie était aussi la défense de la liberté non seulement pour le peuple anglais lui-même, pour qu'une haute lumière puisse continuer à brûler au sommet d'une forteresse inexpugnable, mais aussi pour qu'un jour les génies ailés de la libération et de la délivrance puissent à nouveau s'élancer pour aller au loin réveiller et soulever les peuples esclaves. Ce que le peuple anglais entendait défendre était non seulement l'inviolabilité du territoire national, l'intégrité de l'Empire britannique, mais aussi l'ensemble des institutions qui en constituaient le fondement, les libertés individuelles, la liberté religieuse, la représentation populaire, le régime parlementaire. Dans son cœur tout cela était inséparable de la notion même de patrie et ce fut la raison principale pour laquelle tout le travail de dissociation, que l'Allemagne avait poursuivi avant 1939 avec tant de succès dans plusieurs pays d'Europe, avait complètement échoué en Grande-Bretagne. L'idéologie

totalitaire n'y avait jamais eu aucune influence ni aucun attrait, et l'on aurait en vain recherché en septembre 1940, dans tout le Royaume-Uni, un seul Anglais qui pût se représenter Londres sans le Palais de Buckingham et sans la Chambre des Communes. Le travail de la cinquième colonne fasciste, qui consistait à jeter le doute dans le cœur des soldats quant à la clairvoyance de leurs chefs et à l'honnêteté de leurs gouvernants, de même que l'indifférence à l'égard des institutions nationales avait totalement échoué auprès d'un peuple qui, depuis 1215, était habitué à ne confier son sort et sa fortune qu'aux ressources de son propre courage.

Cet esprit civique si vivace qui, une fois de plus, soutenait l'Angleterre à l'heure la plus sombre était également partagé par les hommes et par les femmes. On peut dire que toutes les femmes qui, dans le passé, ont lutté avec tant de résolution pour obtenir l'égalité des droits civils et politiques entre les deux sexes, peuvent contempler aujourd'hui le résultat de leurs longs efforts avec une satisfaction profonde et un légitime orgueil. Elles ont fait, des Anglaises, des femmes dont l'esprit civique et le patriotisme ne sont dépassés dans aucun autre pays du monde.

Dès le mois de juin 1940, au moment où la chute de la France avait jeté le continent dans le désarroi et l'affolement, les femmes anglaises opposèrent aux coups d'un sort adverse le même calme, la même fermeté, la même intrépidité que leurs pères et leurs époux. Ce ne fut jamais de leurs lèvres que tombèrent des paroles de découragement ou d'abandon, et lorsque la radio porta dans toutes les familles la menace furieuse d'Hitler de raser les villes d'Angleterre, elle se heurta au même front uni de froide résolution et au même esprit pratique d'organisation contre le proche danger. L'évacuation des zones les plus menacées se fit progressivement, souvent au prix de graves inconvénients et de douloureux sacrifices. Ceux qui furent les spectateurs de cette vaste migration

savent qu'elle fut supportée parfois avec quelques soupirs et quelques larmes, mais toujours avec patience et avec le désir évident de s'adapter le mieux possible aux situations les plus désagréables. Lorsque plus tard, le bombardement de Londres et des grandes villes se poursuivit d'une manière systématique pendant huit mois, les femmes eurent l'occasion de déployer, jusqu'à ses extrêmes limites, un courage qui faisait l'admiration de leurs époux et l'étonnement des étrangers. Elles se montrèrent en toutes circonstances égales à elles-mêmes. Mères de famille, elles eurent à passer d'innombrables nuits d'insomnie, serrant autour d'elles leurs enfants muets, aux yeux agrandis par la peur, écoutant, pendant des heures entières, les bombardiers allemands passer, vague après vague, au-dessus des petites maisons fragiles des faubourgs de Londres. Au sifflement des bombes répondait le fracas des batteries antiaériennes, aux éclatements d'abord lointains puis sans cesse plus rapprochés, à mesure que s'approchaient les avions ennemis. Lorsque le danger devenait trop grand, lorsque le sol se mettait à vibrer sous les percussions des bombes, les femmes conduisaient leurs enfants dans les abris publics les plus proches. Là encore, il fallait tenir bon, dans le froid et la mortelle inquiétude des heures d'attente ; il fallait encourager les petits par un sourire, une caresse, une douceur, jusqu'à ce qu'enfin, à l'aube, la famille harassée aille rejoindre une demeure qu'elle pouvait s'estimer privilégiée de retrouver entière. D'autres femmes, pendant ce temps, jouaient des rôles plus actifs et plus dangereux, servant de messagers entre les postes de police ou de pompiers ; elles conduisaient dans les rues sans éclairage des voitures ou des motocyclettes, cherchant à discerner dans la nuit opaque les cratères qui éventraient la chaussée. D'autres conduisaient des cantines roulantes auprès des pompiers acharnés à leur besogne salvatrice, un instant grillés par l'incendie puis quelques minutes après couverts de glace, par la congélation de l'eau qui

perçait leurs habits. D'autres encore se trouvaient dans les hôpitaux, au chevet des malades et des blessés épouvantés de se sentir si impuissants devant les bombes qui tombaient tout autour — et trop souvent hélas sur les bâtiments qui les abritaient. Toutes accomplissaient leur tâche avec cette forme de courage qui est une des plus élevées que l'on puisse concevoir, consistant à porter aide et assistance aux enfants, aux faibles, aux malades, aux combattants de la première ligne, sans aucune possibilité ni de se mettre à l'abri du danger, ni de le combattre par les armes. Au cours des années qui suivirent, les femmes anglaises furent amenées à remplir des tâches ayant une importance plus grande et plus significative encore dans l'effort de guerre de l'Empire. Par centaines de milliers elles assurèrent les services auxiliaires de l'armée, de l'aviation et de la marine ; près de cent mille autres se rendirent aux champs pour remplacer les hommes mobilisés et ne reculèrent devant aucun travail quelque pénible ou rebutant qu'il fût. Des centaines de milliers d'autres encore allèrent dans les ateliers apporter à la fabrication des armes un concours qui lui fit atteindre des niveaux inespérés : dans les usines fabriquant des avions 40 % du personnel devait être féminin avant la fin de 1942. Mais dès septembre 1940, il apparut très clairement que le rôle que les femmes allaient jouer, tout d'abord dans la résistance de la nation anglaise à l'assaut nazi, puis dans le développement de l'effort de guerre en Grande-Bretagne, allait être tel que l'on peut dire que sans elles la victoire eût été ou impossible ou retardée pendant de longues et sanglantes années. Ce rôle des femmes anglaises dans la guerre, quelque important qu'il fût au point de vue matériel, fut plus grand encore au point de vue moral : sans leur fermeté, leur constance d'esprit, leur capacité presque infinie d'accepter depuis de simples contrariétés jusqu'à des sacrifices tragiques, sans leur stoïcisme devant la douleur et la mort, jamais le courage de leurs époux et de leurs

fils n'aurait pu se hausser aux extrêmes sommets où il se maintint sans défaillance pendant les pires épreuves de 1940 et de 1941.

La guerre montra également à quel point les femmes anglaises étaient capables de remplacer les hommes absents dans des emplois que la nécessité d'un effort physique ardu ou de grandes capacités techniques semblait jusqu'alors réserver uniquement aux hommes. Les autorités britanniques hésitèrent longuement à utiliser des femmes au maniement difficile des ballons de barrage, mais lorsque l'expérience fut tentée — avec la plus grande prudence — elle réussit, au point qu'aujourd'hui l'utilisation des W. A. A. F. dans ce domaine a été généralisée.

De même il n'est pas rare de voir, dans la Land Army, des jeunes filles décharger pendant des heures des sacs de 60 à 70 kilos, ni d'en voir d'autres employées à l'abattage des arbres.

Lorsque l'extension rapide des défenses antiaériennes réclama un nombre d'hommes sans cesse croissant, le haut-commandement fit entraîner des jeunes filles pour le maniement des appareils d'écoute les plus délicats ; là encore des résultats inespérés furent obtenus. C'est par centaine de milliers que les femmes furent employées dans l'industrie, même dans des emplois nécessitant le plus dur entraînement, comme soudeurs à l'arc électrique ou riveurs de tôles de navire. Ce mouvement formidable qui devait apporter le concours de millions de femmes à l'effort de guerre britannique était déjà en pleine ascension en septembre 1940, non point par la conscription telle qu'elle fut introduite en 1941, mais bien par la libre adhésion de celles qui s'engagèrent spontanément dans les innombrables organisations de guerre ouvertes aux femmes. Déjà plus d'un million de jeunes filles et de femmes mariées s'étaient enrôlées volontairement dans les services auxiliaires des armées et dans les industries de guerre.

Ce qui frappait également tout voyageur venant du

continent où l'administration nazie commençait dès cette époque à organiser systématiquement la corruption, où le marché noir prenait un essor qui devait assurer la fortune de tant de profiteurs, c'était la promptitude, le désintéressement, l'abnégation avec lesquels toutes les ressources du pays avaient été mises au service de la nation.

En ce domaine, l'esprit public avait évolué d'une manière radicale depuis la grande crise précédente, celle du début du XIX^e siècle.

En 1803, William Pitt dut batailler âprement pour obtenir que l'impôt sur les revenus fût porté à un shelling la livre, soit 5 %. Dans un de ses discours, après s'être élevé contre le mécontentement qui se manifestait au sujet des taxes, il s'écriait : « Si Bonaparte devait débarquer et s'établir dans ce pays, il lèverait des contributions à la pointe de la baïonnette. Il n'entendrait aucun appel pour des déductions ou des exemptions. De chacun des vingt shillings que vous posséderiez alors, vous pourriez vous estimer heureux si vous en gardiez un seul, la vingtième partie de votre livre sterling. »

Par contre, le 22 mai 1940, après un débat d'à peine 20 minutes, la Chambre des Communes mit à la fois toutes les personnes et tous les biens du Royaume-Uni à la disposition du gouvernement. Un système de taxation allant jusque 19 sh. 6 d. dans la livre pour les revenus les plus élevés et prélevant en moyenne de 30 à 35 % des salaires moyens fut voté par le Parlement et accepté par l'opinion, certes sans enthousiasme, mais aussi sans colère et surtout sans le désir d'y échapper par la fraude. Sur 10.000 livres de traitement, le Premier Ministre M. Winston Churchill paye 6.400 livres d'impôt sur les salaires ; un député ayant demandé, à la Chambre des Communes, quel était le montant du traitement qu'il faudrait voter à M. Churchill pour qu'il touche effectivement 10.000 livres, la réponse vint sous la forme du chiffre invraisemblable de 266.000 livres. Une politique

radicale d'égalisation des revenus en temps de guerre fut pratiquée, et à mesure que se succédèrent les budgets, on vit des riches perdre une partie de plus en plus grande de leurs revenus, allant généralement jusque 70 et 80 % de ceux-ci, alors que les salaires accordés aux travailleurs intellectuels et manuels montaient irrésistiblement. Ce mouvement avait pour cause, non seulement la hausse du prix de la vie, mais surtout le besoin de plus en plus pressant de main-d'œuvre. De sorte que l'Angleterre de 1940 et des années suivantes était au point de vue social mieux équilibrée que celle de 1935. D'un côté, les revenus les plus élevés avaient été réduits et, de l'autre, la classe ouvrière avait trouvé ce qui lui avait manqué pendant de longues et pénibles années de dépression : du travail et des salaires lui permettant de vivre décemment. C'était le spectacle inverse de ce que l'on voyait dans les territoires tombés sous le joug des nazis : d'un côté, un immense prolétariat dont il avait été interdit d'augmenter les salaires malgré la hausse vertigineuse du prix des denrées, des employés et des petits rentiers qui mouraient de faim et, de l'autre, une infime minorité de spéculateurs, de fournisseurs de l'ennemi et de trafiquants en gros du marché noir qui accumulaient de grosses fortunes en échappant à une juste taxation par la fraude, la corruption ou l'arbitraire de l'occupant. Tant il est vrai que les peuples qui perdent la liberté ne peuvent plus espérer la justice. Trop de gens avaient oublié que l'une et l'autre sont inséparables et que les plus zélés serviteurs des régimes dictatoriaux sont les fraudeurs, les prébendiers et les concussionnaires.

Et ce fut ainsi dans une atmosphère tendue mais vibrante qu'éclata ce grand drame, à la fois national et humain, que fut le bombardement de Londres.

Pendant huit mois, huit millions d'êtres humains y jouèrent chacun un rôle qui, dans leur mémoire, laissera un souvenir ineffaçable. Souvenirs d'horreur et d'effroi des nuits passées à écouter le sinistre sifflement des

bombes tombant en chapelet toujours de plus en plus près, jusqu'au moment où le cœur s'arrête en attendant la dernière, celle qui doit écraser tout autour de soi. Souvenirs réconfortants des soirées où, dans les restaurants, le bruit de la canonnade, du tintement des cloches des voitures de pompiers lancées à grande vitesse, était malgré tout couvert par les orchestres jouant «*There will always be an England*» ou «*The birds in Berkeley Square.*» Souvenirs de détente et de gaieté devant les réactions spontanées du peuple londonien, manifestant avec un irrésistible humour son mépris de la menace nazie, tels le libraire dont la vitrine a été enfoncée par une explosion et qui accroche à une fenêtre un écriteau portant ces simples mots : «*Entrée libre. Plus libre que de coutume*»; le joueur d'orchestron qui, pendant les bombardements de jour, continue à tourner paisiblement sa manivelle et dont la devise commerciale est inscrite à la craie sur un petit tableau noir : «*Business as usual*» (les affaires continuent); le boutiquier qui plante deux drapeaux britanniques sur les marchandises qu'il doit exposer sur le trottoir. Il y eut même une petite église de l'East End qui exhiba un jour un panneau sur lequel était inscrite cette vigoureuse exhortation aux fidèles : «*If your knees knock together, kneel down*» — «*Si vos genoux s'entrechoquent, agenouillez-vous.*» On voyait parfois, le matin, dans une atmosphère chargée de poussière blanche provenant des plâtras et des ciments pulvérisés, la foule des employés de bureau traverser des rues jonchées de vitres, enjamber des débris et rechercher dans les ruines l'endroit où se trouvait la veille le lieu de leurs travaux. Dans certains quartiers, les destructions avaient été si grandes et les détournements de passage si nombreux que celui-là même qui s'y était promené quelques jours auparavant perdait son chemin.

Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, ne peuvent sans sourire se souvenir du regard habituel du Londonien sortant de sa demeure le matin et jetant un coup d'œil

à la ronde pour rechercher ce qui, dans un paysage familier, avait bien pu être transformé par le bombardement de la nuit. Autour des conduites de gaz éventrées par les bombes, et lançant de hautes flammes dans l'air humide, des groupes de badauds étaient arrêtés, commentant, d'un air entendu, le travail des équipes de secours. Beaucoup de gens allaient contempler les « objectifs militaires » bombardés par les Allemands : des théâtres, des restaurants, des magasins de mode, des immeubles à appartements. On regardait au milieu de la chaussée ce qui, la veille, avait constitué l'étalage d'un magasin. Dans certaines rues, des dizaines de maisons avaient été transformées en un seul monceau de débris barrant la chaussée et s'élevant jusqu'au premier étage des immeubles situés sur le trottoir d'en face. Il y avait parfois sur le macadam, lorsqu'un établissement public avait été atteint, un petit tas de manteaux de dames, de sacoches, de poudriers et de mouchoirs appartenant aux victimes qui gisaient encore sous les décombres ou qui avaient été tuées dans la rue.

Au-dessus du brouillard matinal flottaient des nuages jaunâtres ; sur un ciel d'un gris sale se dessinait la silhouette fantastique des façades noircies des immeubles incendiés, dont les boiseries disloquées fumaient toujours et qui dégageaient une odeur pénétrante de bois brûlé.

Devant les cordes barrant certaines rues, des passants s'arrêtaient pour contempler un énorme monceau de débris qui représentait ce qui, douze heures auparavant, avait été une maison à cinq étages. De chaque côté de la chaussée des voitures d'ambulance et des brancardiers attendaient que l'on retirât des décombres de nouveaux cadavres. Parfois, pendant la nuit on avait dû étendre les morts sur les trottoirs, et ceux-ci avaient été sablés pour cacher les taches de sang. Ce fut dans les salles de danse que la Luftwaffe remporta ses plus remarquables succès au cours des attaques contre des « objectifs militaires » de la région de Londres. Dans le temps que les

magasins et les immeubles à appartements du West-End et du centre de Londres étaient bombardés tous les soirs, c'était un sujet facile de dérision et d'ironie que d'aller contempler, à quelques kilomètres de la ville, les innombrables fabriques au travail, dont pas une seule vitre n'était cassée. D'une manière curieuse et parfois amusante, le bombardement donnait la plus grande importance à des facteurs qui, en temps normal, n'offraient que peu d'intérêt : un appartement n'était plus jugé uniquement à son confort ou à son orientation, mais aussi à la solidité de l'immeuble dont il faisait partie et surtout au nombre d'étages qui se trouvaient au-dessus. Il y avait naturellement plusieurs doctrines à cet égard : certains pensaient qu'en cas de coup direct il valait mieux descendre avec la maison plutôt que de risquer d'être enseveli sous les décombres !

Pendant les huit mois du bombardement, 85 % des Londoniens restèrent chez eux durant la nuit, mais le reste suffisait pour encombrer les abris publics, les couloirs et les stations du métropolitain où, à partir de dix heures du soir, on ne pouvait avancer qu'en enjambant des formes humaines enveloppées dans des manteaux et des écharpes ; les malheureux, couchés les uns dans les hamacs de fer, les autres sur les marches et les dalles de béton, ne pouvaient espérer qu'un maximum de six heures de sommeil, entre le passage du dernier train et celui du premier le lendemain matin. Certains abris souterrains dans l'East End hébergeaient tous les soirs de 7.000 à 8.000 personnes ; on voyait des centaines de femmes avec des enfants sur les bras qui commençaient à faire la queue devant la porte de l'abri à partir de trois heures de l'après-midi. Sous la voûte de la crypte de l'église St. Martin-des-Champs, à Trafalgar Square, toutes les classes sociales étaient mêlées. Dans les caves des hôtels résidentiels de Kensington, de vieilles demoiselles lisaient calmement ou tricotaient en se tenant très droites dans leurs fauteuils. Toutes les personnes

qui avaient été dûment présentées les unes aux autres s'adressaient la parole : la proximité de la mort n'impliquait pas l'abandon des usages. La vérité était que le séjour sous terre était généralement plus agréable dans les quartiers populaires, où souvent un joueur d'accordéon ou d'harmonica entraînait des chœurs improvisés.

Pourtant, à quelque quartier, à quelque classe sociale qu'ils appartenissent, les Londoniens continuaient leur travail sans défaillance, et c'était un spectacle poignant que de les voir sortir à l'aube, portant sous un bras des couvertures et un coussin, sous l'autre une valise contenant leurs biens les plus précieux, et se diriger d'un pas incertain vers un logement souvent détruit au cours de la nuit. Ils étaient néanmoins présents à l'ouverture des comptoirs et des usines, prêts à reprendre leur travail journalier et à poursuivre cet effort de guerre qui devait un jour les venger et imposer aux Allemands le décuple des épreuves qu'ils avaient subies.

C'est à ce moment précis que Radio Paris, contrôlé par les Nazis et les Vichystes, entreprit de décrire un inouïable spectacle dans les termes suivants :

« La légende du flegme et du contrôle de soi-même des Britanniques est détruite. Tous les rapports qui viennent de Londres s'accordent pour établir que la population est saisie par la peur, par une peur qui lui fait dresser les cheveux sur la tête. Les 7 millions de Londoniens ont complètement perdu tout contrôle d'eux-mêmes. Sans but, ils errent dans les rues, où il sont les victimes des bombes et des obus. »

Une fois de plus, les desseins de l'ennemi et la réaction des Londoniens ne furent jamais plus clairement expliqués que dans un des admirables discours que M. Winston Churchill prononça au cours de ces mois d'épreuve. Dans un appel radiophonique à la nation au moment où l'invasion de l'Angleterre semblait imminente, le Premier Ministre déclara, le 11 septembre 1940 : « Hitler espère, en tuant un grand nombre de civils, de femmes et d'en-

fants, terroriser le peuple de cette puissante cité impériale, en faire une charge pour le gouvernement et distraire ainsi son attention de la féroce attaque qu'il prépare. Combien peu il connaît l'esprit de la nation britannique et le cœur résolu des Londoniens, dont les ancêtres ont joué un rôle prédominant dans l'établissement des institutions parlementaires et qui ont appris à mettre la liberté bien au-dessus de leur vie.»

Quant au désir de vengeance que les bombardements de Londres ont fait naître dans l'âme du peuple anglais, M. Churchill le définissait en ces termes : « Ce que Hitler a fait, c'est allumer un feu dans les cœurs britanniques, ici et dans le monde entier, qui brûlera longtemps encore après que toute trace des dommages qu'il aura faits à Londres auront disparu. »

Août 1940 avait été le mois des batailles aériennes incessantes au cours desquelles l'aviation britannique donna les preuves incontestables de son immense supériorité.

Octobre et novembre 1940 furent marqués par de féroces bombardements de nuit et par des combats aériens de jour, dont l'importance alla en décroissant à mesure que les Allemands se rendaient compte qu'ils avaient trouvé leurs maîtres dans les airs.

Mais en septembre, l'Angleterre combattit sans arrêt de jour et de nuit ; elle s'éleva à une vie vibrante et héroïque, que l'on ne saurait mieux décrire que dans les termes mêmes qui furent employés par ce magicien de la parole qu'est M. Winston Churchill :

« Que chacun de nous fasse son devoir et qu'il se comporte de telle façon que si l'Empire Britannique et les Dominions doivent encore durer pendant mille ans, les hommes puissent toujours dire : « Ceci fut leur plus « belle heure ».

Roger Morz.

UNE LETTRE DE JOMARD

AU SUJET DE L'ÉCOLE MILITAIRE ÉGYPTIENNE DE 1844.

Le document que je publie ci-après date exactement d'un siècle : c'est une lettre écrite de Paris par le chevalier Edme-François Jomard au Ministre des Affaires étrangères d'Égypte, Artin Bey.

Le nom de Jomard est intimement lié à l'histoire de l'Égypte pendant la première moitié du XIX^e siècle. Il avait fait partie de l'Expédition de Bonaparte et avait été un des plus notables collaborateurs de la *Description de l'Égypte*. Lorsqu'en 1826, le vice-roi Mohammed Ali décida d'envoyer en France une mission scolaire, c'est au même Jomard que le prince en confia la direction et le contrôle.

La lettre de notre compatriote se rapporte à la troisième mission, celle de 1844. Elle est sans doute un peu amère, mais elle décèle une conscience, celle d'un homme dévoué à l'Égypte et à son souverain, d'un homme qui depuis vingt ans s'était consacré à l'éducation des jeunes Égyptiens dont la garde lui incombait.

Il faut savoir que Jomard refusa une pension que lui avait offerte Mohammed Ali et, pour apprécier pleinement le mémoire inédit que je vais mettre sous les yeux du lecteur, il convient de reproduire ici la lettre émouvante que le Vice-Roi d'Égypte adressa à Jomard le 10 janvier 1835 :

MONSIEUR,

« Vous êtes un ami zélé de la cause égyptienne, et je vous en remercie. Mes vues de civilisation pour le pays à la tête duquel m'a placé la Providence ont trouvé en vous un appréciateur éclairé. Vous n'avez cessé de m'en donner des preuves par l'intérêt que vous avez mis à surveiller l'éducation des élèves que j'ai envoyés dans votre patrie depuis plusieurs années. Votre zèle n'a été égalé que par votre désintéressement, et je n'ai pu trouver encore le moyen de vaincre des refus qui prennent leur source dans une délicatesse trop grande. Je désire pourtant vous donner un témoignage de ma haute estime, et j'espère que vous ne refuserez pas le simple don d'une tabatière qui aura peut-être quelque prix à vos yeux en sachant que c'est moi qui vous l'offre. Mon fidèle ministre Boghos bey est chargé de vous la faire tenir. J'ajoute ici, Monsieur, que ce n'est point une digne récompense de vos efforts en faveur de l'Égypte que je prétends vous adresser ; ce n'est que le simple souvenir d'un prince que vous avez aidé à faire quelques pas pour la civilisation du peuple qu'il gouverne, et en même temps une prière de continuer dans l'avenir ce que vous avez si bien commencé. J'attends de votre part cette nouvelle preuve de zèle pour une contrée qui vous doit déjà tant, et d'un autre côté vous pouvez croire à la volonté ferme où je suis de seconder toutes les vues d'amélioration qui me seront suggérées par les hommes qui, comme vous, sont enflammés de l'amour de l'humanité. C'est dans ces sentiments que je vous salue avec affection.

Signé : MOHAMMED ALI.

La mission scolaire recrutée en 1844 revêtait un caractère spécial par rapport aux précédentes. Au lieu d'être composée d'étudiants de diverses disciplines, elle comprenait des jeunes

gens destinés à la carrière des armes. En réalité, il s'agissait de fonder à Paris une École Militaire Égyptienne. Le choix des étudiants fut laissé à l'appréciation de Soliman Pacha, qui les prit parmi les meilleurs de l'École Polytechnique et de l'École Militaire : soixante-dix furent désignés, et il nous suffit de savoir ici que le futur Khédive Ismaïl et l'historien Ali Pacha Moubarek en faisaient partie.

Le Gouvernement de Louis-Philippe avait accueilli favorablement cette initiative, et l'École Militaire Égyptienne de Paris devait ouvrir ses portes à l'automne de l'année 1845. Je laisse maintenant la parole à Jomard, lequel va montrer les difficultés qu'il rencontra sur sa route dès avant la fondation.

Paris, octobre 1844.

A Monsieur le Ministre des Affaires étrangères.

MONSIEUR LE MINISTRE,

« D'après la nature des dépêches que j'ai reçues, par ordre de Son Altesse le Vice-Roi, au sujet de la nouvelle École Égyptienne que Son Altesse veut fonder à Paris, plusieurs motifs principaux me commandent de mettre sous ses yeux la situation actuelle de cette affaire. Le premier et le plus important de tous, l'intérêt de l'entreprise, c'est-à-dire celui du prince et du pays. Un autre qui ne peut entrer en comparaison, mais dont je ne puis cependant faire tout à fait abstraction, c'est le mien. Si j'en fais ici le rapprochement, ce n'est par aucune pensée ambitieuse, mais vous verrez bientôt que ces deux points sont étroitement liés ; ils se confondent même à mes yeux dans cette circonstance toute spéciale.

Par la dépêche que vous m'avez adressée le 22 juillet, faisant suite à vos deux lettres des 25 mai et 19 juin dernier,

j'ai reçu une mission toute nouvelle, quoiqu'elle fût une conséquence naturelle de celle dont m'a honoré la confiance de Mohammed Ali Pacha au mois d'avril 1826, il y a bientôt 19 ans. Ce prince éclairé voulant donner une base solide à la prospérité de l'Égypte, consentit à y répandre, à y propager l'instruction, à l'aide d'un certain nombre de jeunes gens qu'on devait élever en France et initier aux arts et aux sciences de notre civilisation ; il me confia la direction des études de cette intéressante jeunesse, laissant l'administration matérielle à trois Effendis. Ainsi était réalisé le plan que j'avais formé douze ans après mon retour d'Égypte, à l'époque de la paix générale, plan soumis à Son Altesse par le Consul Général de France, et six ans après par Osman Bey Nouredin (1).

Plus tard en 1836, comprenant l'inconvénient de la division de ces deux branches, le Gouvernement Égyptien me pria de me charger de l'une et de l'autre. Pendant ces deux périodes, j'ai eu à diriger l'instruction de plus de cent jeunes gens dont un grand nombre ont acquis des connaissances solides, applicables aux différents services, aux divers besoins de l'Administration Égyptienne. Je crois superflu d'en faire l'énumération. Vous savez ce qu'il est sorti de l'École de Paris en élèves pour l'administration civile et militaire, des ingénieurs, médecins, professeurs, officiers de marine ou du génie, chimistes, agriculteurs, mineurs, dessinateurs, graveurs, industriels et artisans. Plusieurs et trop sans doute

(1) Le consul général de France n'est autre que Drovetti. Osman Nouredin, favori de Mohammed Ali, après un séjour en Europe, revint en Égypte en 1821, fonda la première école secondaire, une bibliothèque, une imprimerie, contribua, comme l'écrivit Jomard, à l'envoi de la mission scolaire en France en 1826. Il devint major-général de l'armée égyptienne, puis amiral et, en cette qualité, fut chargé de la répression de la révolte de la Crète : en désaccord avec son souverain, il ne devait plus revenir en Égypte et mourut peu après à Constantinople.

n'ont pas complètement réussi et les besoins de l'Égypte en ont fait détourner d'autres de leurs études spéciales : mais le résultat général a été bon et avantageux, ce n'est pas à moi qu'il appartient de l'apprécier. Ce que je puis dire c'est que je n'ai pu l'atteindre que par d'immenses sacrifices que rien ne saurait compenser si ce n'est le témoignage d'une grande tâche accomplie, la conscience d'un service rendu.

Voulant établir ici une nouvelle École à peu près sur le pied militaire, le gouvernement Égyptien a imaginé un nouveau système, qui n'était ni le premier ni le second, mais qui participait de tous les deux. Son Altesse a bien voulu me prier d'y prendre part, la part la plus importante et la plus honorable ; j'ai mûrement réfléchi sur les bases de l'Établissement, je me suis bien pénétré des principes qui devaient y présider et des conditions de succès. J'ai reconnu que les différents rouages pouvaient fonctionner utilement et sans trouble, chacun dans sa part d'action. Après avoir invoqué la lumière de plusieurs personnes compétentes et étudié à fond l'organisation des Écoles françaises, à plusieurs desquelles j'ai moi-même appartenu, et constaté la possibilité de créer quelque chose d'analogue pour les Égyptiens, j'ai accepté cette nouvelle marque de confiance de Son Altesse et j'ai consenti, sans hésitation, à me charger des nouvelles attributions qui m'étaient dévolues mais sous les conditions et dans les termes de vos dépêches du 22 juillet dernier.

J'étais d'autant plus disposé à accepter le nouveau système que les deux points principaux avaient été les bases de l'Établissement de l'an 1826, l'un la réunion de tous les clients dans une maison unique, sous une seule discipline ; l'autre, la formation d'une commission supérieure *pour la haute direction de l'Établissement*. J'avais en effet institué une sorte de collège dans la maison de la rue de Clichy et j'avais prié des personnes éminentes de former avec moi une commission différente pour diriger les études ; elle comptait dans son

sein un pair de France, lieutenant général des armées, qui avait commandé en chef, et le premier magistrat de Paris, ancien ingénieur.

L'Établissement d'un commandant militaire, dont ma dépêche me disait un seul mot, me paraissait aussi une bonne mesure, puisque les règlements très stricts étaient nécessaires et qu'il fallait quelqu'un autre que l'administrateur général et le conseil supérieur pour en assurer l'observation. La principale tâche de cet officier était donc dans le système ainsi conçu de veiller à l'exécution de toutes les mesures arrêtées par le conseil. C'était une position honorable, mais secondaire et qui ne pouvait amener aucun conflit d'attributions.

Quant à l'Effendi administrateur général de l'École, il ne devait pas se borner, selon moi, à la partie financière, s'il était l'inspecteur naturel des études, aussi bien que les membres du conseil et leur Président. Il ne devait résulter aucune complication, aucun tiraillement parce que tout ce qui regardait l'enseignement était concentré, centralisé dans le conseil. Rien ne se faisait en dehors de son autorité. Tout y était préparé, prescrit ou autorisé. Règlements, programmes, leçons, professeurs, emploi du temps, tout émanait de cette autorité suprême, représentant celle du Gouvernement d'Égypte.

La composition d'un conseil, fortement constitué sous le rapport de l'aptitude et de la spécialité, était pour Son Altesse la plus forte, la plus précieuse garantie de la réussite.

Des membres des comités qui président aux armes savantes, d'anciens commandants des Écoles françaises devaient former une réunion, non seulement la plus éclairée, mais la plus faite pour inspirer aux élèves l'émulation et la déférence à tous les agents de l'École, le respect qui assure l'observation des règles salutaires.

Bien d'autres résultats devaient découler d'une telle composition du pouvoir central.

Le commandant militaire, dans ce système, ne pouvait pas, ne devait pas avoir un grade élevé, chose d'ailleurs bien superflue, pour un petit nombre d'élèves, 30 seulement, la première École en comptait quarante-deux, ce qui pouvait conduire à lui donner des auxiliaires, et pour ainsi dire un État-major, mais simplement le grade de capitaine, ou tout au plus de chef de bataillon ; l'inspection de l'École et le commandement militaire ne devaient lui donner qu'une médiocre occupation.

Il n'est donc rien dans ce système qui ne soit expressément ou virtuellement compris dans les termes de la lettre que Son Altesse m'a fait écrire le 22 juillet, et conforme aux précédents de la mission d'Égypte. Ces termes sont ceux que j'ai acceptés aussitôt la réception de cette dépêche ; aucune autre condition ne m'a été révélée et je me suis mis à l'œuvre sans aucun retard dès le premier moment.

Une seule chose me paraissait à regretter, c'est que la demande d'un officier précédât la formation du conseil et n'émanât pas de cette autorité, mais le remède fut trouvé aisément par Monsieur le Ministre des Affaires Étrangères de France qui engagea d'appeler le Président de la commission de l'École à se concerter avec lui.

Quoi qu'il en soit, ce qui était urgent, c'était la formation du conseil, afin d'arrêter les règlements, d'organiser les études, de choisir les professeurs et de chercher les élèves, aussi n'ai-je pas perdu un moment pour ce choix. Malgré les difficultés j'ai réussi à trouver cinq personnes dont 4 officiers généraux, qui réunissaient par bonheur les conditions que je viens d'énoncer, disposées à remplir cet office bénévole et le pouvant d'ailleurs à cause de leur résidence à Paris. Vers le milieu du mois de septembre, j'avais soumis cette désignation à l'acquiescement de M. le Ministre de la Guerre ; cette formalité était nécessaire d'après le désir même de ces honorables personnages.

Je ne me suis pas borné à cette partie de ma mission. Mon devoir était de préparer pour les leur soumettre les règlements des Écoles militaires françaises, j'en ai extrait tout ce qui pouvait s'adapter à une École étrangère, j'ai employé en partie le règlement actuel de la mission égyptienne, fruit d'une longue expérience, et j'ai formé du tout un projet en neuf titres et 80 articles, qui semble répondre à tous les besoins.

En voici le plan :

1° Conseil supérieur de l'École.

2° Personnel de l'École.

3° Cours et études divisés en deux années, emploi du temps, livres et instruments.

4° Police intérieure.

5° Travaux extérieurs.

6° Police extérieure.

7° Fourniture des objets d'études.

8° Service de santé.

Indépendamment du projet de règlement, il fallait s'occuper, du moins provisoirement, du personnel, et afin qu'il n'y eût pas un instant de perdu, des professeurs, de celui des élèves, et de la désignation des livres indispensables. Quant à ce qui regarde les localités, le matériel, les fournisseurs et les employés secondaires, tous ces objets sont du ressort de l'Effendi administrateur, et le Conseil n'a point à y voir.

Ici commence, Monsieur le Ministre, une série de malentendus qui n'ont pu être éclaircis convenablement, et une suite de retards dont la responsabilité ne m'appartient pas, et j'ai dû décliner cette responsabilité depuis trois semaines dans mes précédentes lettres.

Le 12 de ce mois, Monsieur le Ministre de la Guerre n'avait pas répondu à ma communication, le Conseil n'avait pu se réunir, rien ne marchait, si ce n'est les travaux matériels

d'installation. J'avais, sur la demande de M. Estefan (1) Effendi, seulement donné un professeur de français, pour que les élèves ne restassent point inoccupés. Monsieur le Ministre des Affaires étrangères avait correspondu avec M. le Ministre de la Guerre et lui avait fait connaître les termes de la dépêche du 22 juillet que mon devoir était de lui communiquer. Il avait écrit à son collègue dans le sens de ses dépêches et lui avait fait connaître les attributions du Conseil de l'École, telles qu'elles furent instituées, c'est-à-dire avec une autorité supérieure. Pour tout ce qui regardait l'instruction et l'enseignement sans exception. Il était parfaitement clair que le choix des membres du Conseil appartenait à son Président, désigné et délégué *ad hoc* par le Gouvernement Égyptien lui-même. Cette circonstance n'était l'objet d'aucun doute pour personne. Monsieur le Ministre des Affaires étrangères ne se bornait pas à l'expliquer dans sa correspondance. Il engageait M. le Ministre de la Guerre pour le bien de l'Établissement à faire la désignation de l'officier commandant militaire de l'École de concert avec la commission supérieure. Il n'y avait guère, disait-il, d'autre manière de comprendre le sens des instructions. Toutes les dispositions semblaient mises par là en harmonie et l'Établissement échappait ainsi aux inconvénients qu'amène toujours le conflit des attributions. Tout cela était de la dernière évidence, non seulement pour moi, et pour les personnes éminentes que j'avais priées de s'associer à moi pour composer le Conseil, mais à beaucoup de personnes éclairées que j'avais consultées sur cet important sujet.

D'un autre côté, puisque l'office principal du Commandant militaire était de veiller à la stricte exécution des règlements,

(1) Estefan fit partie de la mission scolaire de 1826, puis dirigea au Caire une École d'administration civile ; il devait être Ministre des Affaires étrangères sous le Khédive Saïd Pacha.

que ces règlements devaient être l'ouvrage du conseil, le plus urgent n'était pas la désignation de cet officier, c'était la formation du Conseil lui-même, c'était de réunir et de faire délibérer ses membres, qui en effet attendaient avec autant d'impatience que moi l'acquiescement de M. le Ministre de la Guerre. J'étais d'ailleurs très complètement en mesure depuis cinq à six semaines et prêt à saisir ces Messieurs de toutes les questions d'ensemble et de détails, comme vous pourriez vous assurer, Monsieur le Ministre, si je vous envoyais mon projet d'organisation. Mais il n'arrivait aucune réponse. Personne ne pouvait comprendre les causes d'un retard si long et si fâcheux, personne aussi n'aurait pu prévoir la suite qui fut donnée à cette affaire.

Il était d'ailleurs facile de comprendre que ce n'était point en qualité d'officiers généraux, ni comme appartenant à l'armée française que les membres désignés pour le Conseil auraient siégé dans cette réunion, et il devait être manifeste pour tout le monde que c'était comme individus éclairés, plus éclairés que personne sur des questions d'école et d'éducation, sur des questions purement scientifiques, absolument étrangères à la politique, sans aucune relation quelconque avec les affaires internationales. Ce que je dis ici, Monsieur le Ministre, a pour but d'aller au-devant d'une objection qu'on aurait pu faire, mais qui en réalité n'aurait aucun fondement. Peut-être n'a-t-elle pas été mise en avant par qui que ce soit, mais vous voyez par là, Monsieur le Ministre, que je n'ai voulu négliger aucun des points de vue de cette affaire.

Ainsi que je l'ai dit, le Ministre de la Guerre n'avait pas encore répondu le 12 de ce mois à ma lettre sur la formation du conseil. Je savais mais indirectement qu'on ajournait ou même qu'on écartait cette question. J'apprenais qu'on s'était occupé sur-le-champ de la désignation d'un commandant; on avait d'abord jeté les yeux sur un officier général. La pensée du Ministre était donc de mettre ce commandant

à la tête de l'École, d'en faire en réalité un gouverneur et un véritable directeur de l'École. Toutefois au lieu d'un officier général, il nomme bientôt un colonel, mais un homme important par son grade, par ses fonctions, qui était alors chef d'État-major d'une grande division militaire de la division extérieure de Paris. La nouvelle fonction dont il était investi ne pouvait donc être inférieure à cette position et lui donnait donc un rôle inconciliable avec les attributions dévolues au Conseil supérieur, peut-être même avec celle de M. Effendy, administrateur et directeur immédiat de l'Établissement. Ce n'est pas tout : en le nommant avant l'organisation du Conseil d'instruction, en lui donnant des lettres de service pour entrer en fonctions sur-le-champ, on annihilait ce Conseil à peu près radicalement ; aussi ne l'entendit-il pas d'une autre manière ; il s'occupa de faire lui-même des règlements pour l'étude et pour l'emploi du temps, comme pour la discipline ; il recevait même et accueillait les demandes des professeurs, etc.

Que devenait alors, Monsieur le Ministre, toute l'organisation dont je vous ai parlé ? Que restait-il de cette division rationnelle et salutaire des attributions ? Que pouvait-on espérer d'un Conseil sans pouvoir suffisant et que ne pouvait-on pas redouter s'il résistait aux idées d'une personne officiellement revêtue d'une autorité mal définie et sans limites bien fixes, devant, d'ailleurs, d'après la marche naturelle des choses, marcher vers une extension graduelle.

Je me décidai à voir en personne M. le Ministre de la Guerre pour obtenir des éclaircissements, et le 13 du mois je me rendis à son audience. Je donnai à Son Excellence tous les renseignements qui dépendaient de moi, je lui fis connaître encore une fois les termes précis et si clairs de la dépêche du 22 juillet, je ne négligeai rien de ce qui pouvait éclairer sa religion. J'allai même au-devant de ses objections, j'insistai sur l'intérêt de l'École, sur le résultat que Son Altesse avait droit d'attendre. Je fis part aussi à M. le Ministre de ce qui

avait été fait depuis 1826, notamment pour la partie de la mission Égyptienne, qui avait été appliquée aux études militaires, tels que l'artillerie, le génie, l'État-major, l'administration de la Guerre et de la Marine, les résultats obtenus et les élèves formés pour ces différentes branches. Je n'ai donc rien épargné pour faire connaître à M. le Ministre ce qui concerne l'éducation de la jeunesse égyptienne en France, soit sur les principes qui doivent y présider, soit sur les moyens d'y pourvoir, questions généralement connues en Europe, même en France, mais familières à une personne, celle qu'une expérience de vingt années et la confiance persévérante de votre prince magnanime ont initiée à toutes les parties, à toutes les branches de cette affaire importante.

Mais M. le Ministre avait tout réglé d'avance avec ses bureaux, il ne m'a pas été donné de persuader, de lui faire accepter la formation du Conseil, de lui faire modifier les instructions données à l'officier supérieur. Il s'est fondé sur ce qu'il n'avait pas entendu parler jusque-là du Conseil, ni de son Président, ni de leurs attributions, si ce n'est depuis peu de jours. On lui avait demandé, dit-il, de la part de Son Altesse un commandant de l'École, il ne connaissait pas autre chose de cette affaire, l'École avait maintenant un chef et tout était « réglé à ses yeux ».

Cette disposition d'esprit, vous le voyez, Monsieur le Ministre, était absolue, elle n'admettait point de restriction, elle était entièrement opposée à l'organisation primitive telle qu'elle m'a été communiquée. Je n'ai pu que lui exprimer mes regrets. Il a dû comprendre que dès ce moment je prenais la résolution de m'abstenir.

Qui ne l'aurait fait à ma place, Monsieur le Ministre ? Je ne parle même pas de mes antécédents, de tous ces témoignages si honorables de confiance, dont m'a honoré Son Altesse, de cette expression flatteuse de sa reconnaissance qui sera un glorieux patrimoine pour mon fils et toute ma famille, de

l'expérience particulière que j'ai acquise en ce qui regarde cette Institution ; je ne parle pas davantage de mes titres personnels, de ce que j'ai fait pour l'éducation dans mon propre pays, depuis mon voyage en Angleterre en 1815, des fonctions élevées que j'ai remplies ou remplis encore dans les corps savants, dans des Établissements publics, dans des sociétés littéraires, scientifiques, économiques, industrielles, ni de mon âge, de mes travaux sur le passé et le présent de l'Égypte, ou de la part que j'ai prise aux événements du pays, à sa réforme par l'instruction, en cela trop heureux de seconder les vues libérales d'un prince qui est à la tête de tous les souverains de l'Orient ; en un mot une position toute spéciale, unique peut-être en Europe. J'omets tous ces titres et je vous demande, Monsieur le Ministre, si une personne quelconque honorée par la dépêche du 22 juillet de la *présidence d'un Conseil investi de la haute direction de la nouvelle École, chargée de la part la plus importante et la plus honorable de cette mission*, pouvait convenablement renoncer à cette attribution. Je demande à quiconque a le sentiment du devoir et de la dignité si je pouvais adopter un système tout opposé, abandonner une prérogative nécessaire surtout au succès de l'institution et avant tout si je pouvais exposer des personnes d'un savoir supérieur, d'une aptitude toute spéciale, d'une position sociale très élevée, avoir leur avis combattu et repoussé par un officier muni d'instructions particulières, correspondant directement avec un Ministère, lui rendant compte de la marche de l'École et même sans doute du personnel, je demande enfin si le Conseil investi de la confiance du Gouvernement égyptien étant en droit le représentant de son autorité, avait le pouvoir de soumettre cette autorité aux décisions quelconques d'un Ministère français. J'ai eu ainsi le regret d'avoir à notifier aux personnes que j'avais priées de se joindre à moi que M. le Ministre ne donnait point son agrément à leur coopération. Cette conséquence suffisait à

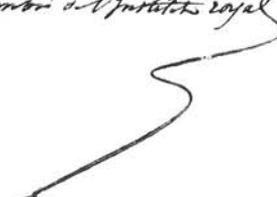
elle seule pour me déterminer à suspendre la mienne. Je devais cette marque de déférence à ces honorables personnages.

Il ne m'appartient pas, Monsieur le Ministre, d'élever des réclamations, je n'en ai aucune à faire. Je ne pouvais soutenir de lutte contre l'autorité administrative. Si elle a substitué un système à un autre, qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle n'admettait pas, elle a agi selon ses règles propres et officielles. S'il doit y avoir dommage, il n'y a pas de mon fait et je n'ai pas de remède à y apporter. Mon intention ici est uniquement d'expliquer une conduite qu'il n'est certainement pas nécessaire de justifier, mais je veux que Son Altesse en comprenne les motifs. J'ai craint que l'École égyptienne, une École qui lui appartient et qu'Elle entretient généreusement à grands frais, devînt en quelque sorte une annexe de nos écoles et qu'elle relevât de nos bureaux, que l'on pût y donner des ordres arbitraires ou superflus, sous prétexte de la surveiller. J'ai vu dans l'officier supérieur, dans le délégué du Ministère, non pas un simple chef militaire, veillant à la discipline, à l'observation des règles, à l'inspection des études, mais un directeur général, un véritable chef commandant universel, dont la tendance devait finir par absorber tous les pouvoirs. Je ne sais pas si cette combinaison est bonne, si elle doit amener de bons et prompts succès (ce que je désire d'ailleurs sincèrement), mais je sais qu'elle est en contradiction flagrante avec les termes de la dépêche du 22 juillet, ma seule règle et la seule condition de mon acceptation. Je pense aussi que plusieurs conséquences doivent découler de l'interprétation, donnée à la lettre que son collègue lui a écrite d'après celle de Votre Excellence à Monsieur le Consul général de France. Par exemple, l'officier supérieur d'État-major ne pourra guère d'après la nature de son grade se passer d'auxiliaires. Un colonel doit commander au moins par l'intermédiaire d'un capitaine, et ce dernier par celui d'un sous-officier tout au moins. Ce surcroît de personnel et de

dépense serait évité par une combinaison plus simple et plus sage. Un capitaine ou un officier inférieur suffisait et de reste à faire exécuter les règlements établis par le Conseil, qui devait pourvoir à toutes les études et l'enseignement sans exception.

*Je profiterai d'un autre Courrier, Monsieur le
Ministre pour achever l'exposition des circonstances
dont je viens de vous donner un aperçu, je compte sur
votre obligeance personnelle pour les mettre sous les
yeux de Son Altesse le Vice-roi, et je termine en vous
offrant l'assurance de ma haute Considération*

Le chev. Jomard
Membre de l'Institut royal



Je profiterai d'un autre courrier, Monsieur le Ministre, pour achever l'exposition des circonstances dont je viens de vous donner un aperçu. Je compte sur votre obligeance personnelle pour les mettre sous les yeux de Son Altesse le Vice-Roi et je termine en vous offrant l'assurance de ma haute considération.

Le chevalier JOMARD.
Membre de l'Institut royal.

Le directeur avait été nommé le 9 octobre par le maréchal Soult, ministre de la Guerre : c'était le colonel d'État-major de Rocquencourt, qui prit comme adjoints un chef de bataillon

et un capitaine d'infanterie, un capitaine du génie et plusieurs professeurs civils (1).

Il serait entré en fonctions le 16 du même mois. Or la lettre de Jomard ne fournit pas le quantième du mois, faisant seulement allusion à une audience du Ministre de la Guerre à la date du 13. Je crois qu'elle a dû être écrite dès le lendemain car nous allons voir par un autre document que Jomard revint sur sa décision.

En effet, le Prince Omar Toussoun a publié une lettre de Jomard, adressée au même Artin Bey et datée du 19 octobre, dont je vais essayer de rétablir la teneur française d'après le texte arabe qu'a donné le Prince Omar Toussoun :

« Le Ministre français de la Guerre et Président du Conseil des Ministres, le maréchal, duc de Dalmatie, a daigné me confier la direction administrative de l'École des jeunes Égyptiens que Son Altesse le Vice-Roi d'Égypte a envoyés à Paris. Puisque Son Altesse a exprimé le désir que cette institution revêtît un caractère uniquement militaire, j'ai l'intention de rédiger le règlement de cette École d'après ceux des Écoles Militaires Françaises. Je consacrerai tous mes efforts à prouver que je suis digne de la confiance qui m'est témoignée. Dans l'exercice de mes fonctions je m'aiderai de l'expérience acquise depuis trente-six ans dans l'administration et par ma participation aux combats de trois campagnes. Je vous serais reconnaissant de vouloir bien faire agréer à Son Altesse le Vice-Roi d'Égypte mes très respectueux hommages et L'assurer que mon plus vif désir est de consacrer chaque instant de ma vie à la prospérité d'une mission qui compte dans son sein deux membres de Son Auguste Famille. »

Sous cette forme, la mission scolaire égyptienne ne devait pas survivre à la Révolution de Juillet.

Gaston WIET.

(1) GUÉMARD, *Les réformes en Égypte*, p. 302.

LA LITTÉRATURE ANIMALIÈRE ET LA PSYCHOLOGIE DES BÊTES.

(FIN)

L'Animal vrai : L'étude animalière.

L'*animal story* nous a donné, semble-t-il, son plus beau joyau, et, dans le genre, il nous paraît difficile de faire mieux et plus complet, plus vaste. Mais on peut faire autre chose ; et les auteurs qui nous restent à étudier, et que nous avons classés dans une troisième catégorie, vont nous présenter l'animal d'une façon qu'il nous reste à déterminer. Cette nouvelle manière de comprendre l'animal consiste à l'étudier vraiment pour lui-même, sans toutefois se borner à le décrire ; à en faire le centre du tableau, tout en restant dans le domaine de la littérature.

M. Paul Yvon, dans une suite d'articles, essaie de faire une distinction entre *l'histoire d'animaux* et *l'étude animalière*, et donne la définition suivante de cette dernière (cette distinction, il la qualifie lui-même de « lâche et de ténue ») : « l'étude animalière, telle que nous la comprenons, dit-il, diffère de *l'histoire d'animaux* en ce qu'elle ne contient pas d'intrigue et qu'elle n'est pas, non plus, une biographie d'animal. Elle est aussi autre chose qu'une simple description. C'est une étude qui peut être objective ou subjective, impersonnelle ou personnelle. Elle peut avoir un ou plusieurs de ces caractères. Objective, elle apporte le résultat

d'observations minutieuses et exactes sur l'animal, son aspect, ses mouvements, sa manière de vivre, son milieu ; subjective, elle doit être composée du point de vue de l'animal, nous faire pénétrer dans le secret de sa vie psychologique intime, sans quitter, sinon la vérité, au moins la vraisemblance et ce que nous pouvons considérer comme la réalité. Jusqu'ici, l'étude est impersonnelle. Elle peut devenir personnelle, semble-t-il. Sans se laisser emporter par l'effusion lyrique qui fait perdre de vue l'objet de l'étude, le *poète* peut — s'il le veut — compléter et nourrir cette étude par des pensées et des réflexions personnelles plus générales... Ce n'est pas ici se substituer à l'animal. C'est au contraire s'identifier avec lui. On ne monte pas bien plus haut que l'oiseau ; on n'élève pas l'animal au-dessus de l'homme, on ne s'abaisse pas non plus jusqu'à lui », et nous serions à peu près d'accord avec le critique, si, tout de suite après ces définitions, il ne précisait ses idées, ce que nous attendons logiquement de lui. Mais il poursuit : « Prenant plutôt exemple sur l'artiste ou même sur l'homme de science, le *poète* élève l'animal jusqu'à soi, il l'étudie, le décrit, le fait vivre, sentir... » Ainsi donc, pour le critique, seul le *poète* est capable d'écrire des histoires qui soient en même temps des « études d'animaux ». De plus, quoique prétendant que l'on « n'élève » pas l'animal au-dessus de l'homme, il fait du poète l'écrivain-type de l'*animal study* parce qu'il « élève » l'animal jusqu'à lui... De fait M. Yvon ne donnera, pour illustrer sa théorie, que des exemples tirés de la poésie anglaise moderne. Mais n'y a-t-il pas contradiction dans les termes mêmes entre poésie et étude : ce dernier mot ne laisse-t-il pas prévoir une exactitude, une minutie savante, une recherche aiguë que l'auteur lui-même ne reconnaît pas à la poésie, lorsque, quelques pages plus loin, il écrit, à propos de Cowper : « Ses éloges de la méditation personnelle, bien préférable, selon lui, à une science livresque, disent assez quelle importance il accorde

à la « contemplation ». *Cette substitution de la poésie à la science est curieuse. Le quasi-dédain affecté pour cette dernière est intéressant, d'autant qu'il n'est pas particulier à Cowper. Coventry Patmore... prétendait que la science n'a d'autre utilité que de fournir des images neuves et des horizons nouveaux à la poésie.*

Cette substitution et ce quasi-dédain nous effraient un peu quand il s'agit d'étudier les animaux et de les décrire. Nous voulons bien accorder tous les mérites à la contemplation lorsqu'il s'agit d'élaborer des idées abstraites, de nous obliger à un retour sur nous-même ; non point lorsqu'il s'agit du concret : or il n'y a rien de plus concret que l'animal, même dans ses manifestations d'intelligence. Nous aimons mieux le procédé de Kipling, qui, sur observations, induit l'intérieur de l'extérieur ; à quels résultats peut aboutir celui qui prétend analyser la bête du fond de son cabinet ? M. Yvon dit, quelques pages plus haut, que « c'est surtout *l'effusion lyrique, l'essor de leur propre pensée* et de leur imagination qui semblent être cultivés avec le plus d'ardeur » chez Wordsworth. Coleridge et Keats, et cependant, c'est ce Wordsworth qu'il cite plus loin, dans le chapitre même qui nous intéresse : « Si jamais la science, dit-il, devient plus familière à l'humanité, *the poet will be ready to follow the steps of the man of science... ; he will be ready at his side carrying sensation into the midst objects of science itself.* En somme, ajoute Yvon, le poète insufflera à la science le souffle de la vie... car le pouvoir de la poésie permet un rendu qui dépasse ce que donnerait la prose ». Nous ne sommes définitivement pas convaincu ; d'ailleurs voyons l'un des exemples que M. Yvon met à l'appui de cette thèse. C'est *Ducks* de F. W. Harvey que l'auteur cite en anglais (avec quelques erreurs de texte), en le qualifiant « d'humoristique » (ce qui est pour nous une nouvelle surprise, car il s'agit d'une *étude*). Le critique admire : « Poses, démarche, gestes, goûts, habitats, dangers courus, singularités plaisantes ou non,

tout est passé en revue... (Singularités plaisantes? Pour qui? Pour l'animal? car c'est bien de son propre point de vue que nous l'examinons, selon la définition?) :

*From troubles of the world
I turn to ducks;
Beautiful comical things
Sleeping or curled
Their heads beneath white wings
By water cool,
Or finding curious things
To eat in various mucks
Beneath the pool,
Tails upper most or waddling
Sailor-like on the shores
Of ponds, or paddling
Left! right!—with fanlike feet
Which are for steady cars
When they (white galleys) float
Each bird a boat
Rippling at will the sweet
Wide waterway.*

Les mots soulignés nous paraissent beaucoup trop subjectifs d'après notre définition de l'*animal study* et l'animal à peu près uniquement « étudié » du point de vue du comique.

Ensuite, le poète nous apprend que Dieu, après avoir façonné les grandes choses, fit les *comical ones* pour empêcher les hommes de devenir moroses.

All God's Jokes are good, even the practical ones!

Et pour terminer, il avance que Dieu dut bien rire quand il vit les yeux de ses canards cligner au jour et il doit rire encore

du bruit qui sort de leur bec. Nous convenons que c'est charmant de malice, mais est-ce une « étude » ? L'auteur lui-même ne serait-il pas étonné d'entendre appeler cette délicate galéjade... humaine une *animal study* ?

Tout en conservant aux termes de la définition de M. Yvon la plus grande partie de leur contenu, nous laisserions au mot « étude » le sens que lui donnent les dictionnaires. Puis, nous enlèverions la phrase « elle ne contient pas d'intrigue », la remplaçant par la suivante : « elle peut contenir une intrigue, estompée », pour donner un certain piquant à la description. Enfin, nous permettrions aux prosateurs de s'inscrire sur la liste des champions de ce nouveau genre, ou nous leur donnerions même la première place. Tout ceci, bien entendu, à condition que le terme d'*animal study* n'ait pas pris, au cours de ces toutes dernières années, un sens net, bien défini, en Angleterre ou en France.

Deux auteurs nous paraissent vraiment les maîtres actuels de ce nouveau genre. Ils ont certainement, avec Colette et Kipling, compris, expliqué, aimé la bête mieux que quiconque. Ils l'ont observée autant qu'il est possible de le demander à des hommes qui ne font pas profession de zoologie. Ils la présentent, franche de contours, isolée des hommes (en général), dans des histoires assez longues, âpres, cruelles comme la vie, exemptes de moralité, sans lyrisme ; souvent, d'ailleurs, d'une façon impersonnelle.

Des traits communs les rapprochent. Tous les deux sont nés en 1860 au Canada. Passionnés de vie libre et solitaire, ils étudièrent la nature en poètes et en... naturalistes. Tous deux fréquentèrent l'Europe (la France en particulier) et leur carrière d'animaliers date, en somme, de la parution des Livres de la Jungle (1894-1895). Le premier de ces deux animaliers est Charles-Georges-Douglas Roberts, et le second Ernest-Thompson Seton.

Roberts, dans son chef-d'œuvre, *The Kindred of the Wild*

prend position. D'abord, il n'étudiera pas les animaux sauvages de la grande forêt ou de la Jungle. Il ne les connaît pas, mais, ainsi que Seton du reste, il s'appliquera à détailler la vie de ces animaux, en général moins féroces, qui peuplent les étendues américaines. Il en fera deux genres que nous citons en Anglais : *The story of adventure* et *The anecdote of observation*. Il oppose son point de vue à celui de Kipling et prétend que les histoires de Mowgli *are frankly humanised. Their individualisation is distinctively human, as are also their mental and emotional processes and their highly elaborate powers of expression. Their notions are complex, where as the motives of real animals, so far as we have been able to judge them, seem to be essentially simple, in the sense that the motive dominant at a given moment, quite obliterates, for the time, all secondary motives.* Nous nous permettons de rappeler les critiques faites par Bujeau à la théorie de l'instinct, tel que le comprend Fabre, et ses conclusions sur l'activité, plus ou moins somnambulique de l'insecte et même des animaux supérieurs. Roberts, pour terminer, cite son compatriote, Seton, dont il préfère de beaucoup la conception, en matière de psychologie animale. D'ailleurs, le premier dédie l'un de ses livres au second dans les termes suivants : *To my fellow of the Wild, E. T. SETON.* Et ce livre, paru en 1902 (?) s'intitule : *The Watchers of the trail*. L'auteur, qui paraît redouter la critique, s'entoure de toutes les précautions désirables, dit très franchement qu'il a été accusé de donner des raisons humaines aux actes de ses bêtes. Il avoue qu'il a cependant fait tout son possible pour n'être pas accusé de ce défaut et ses histoires le prouvent assez. Le cadre est étudié, comme dans la Jungle, avec minutie, moins de poésie ou, si l'on veut, avec une poésie plus fruste et plus rude. Le décor est très évocateur, tous les détails pouvant intéresser un animal sont dépeints, en quelque sorte, par l'animal lui-même, dans sa langue. Avouons même qu'à de certains moments, il nous est difficile de savoir si

nous ne sommes pas les lecteurs d'un livre d'histoire naturelle. Dans d'autres passages, il y a presque trop de philosophie pour ne pas gêner « l'histoire ». Mais nous ne nous souvenons pas d'avoir découvert un seul trait d'humour, qui sente son auteur et détruise, en un clin d'œil, toute l'atmosphère. On peut trouver, on trouve parfois, une sorte de surcharge dans la peinture ou dans les péripéties. Il se passe trop d'événements et un autre livre, le plus connu, *The Kindred of the Wild*, nous conte des histoires presque trop riches, mais où l'auteur a, en quelque sorte, « filé », puis filmé sa bête, sans tenir compte de l'unité de temps. Au moment de rapprocher les éléments du film, l'auteur coupe, découpe, met en place, exactement comme le metteur en scène, qui a fait rejouer vingt fois la scène de *La mort du traître* ou *La course à la mort* et recolle les bons morceaux bout à bout. C'est ce procédé qui est employé dans des nouvelles : *Marais noir*, *Le petit taureau*, *Le rapt*, sont autant d'histoires, vraies, vivantes, très bien écrites et rapides. Aucune gâté, un mystère parfois angoissant (*Le rire dans le noir*), une atmosphère de faim, d'anxiété, de ruse de bête traquée, telle l'histoire du hérisson (*In Panoply of Spears*) qui se met en boule à l'approche de ses ennemis, jusqu'au jour où l'un d'entre eux le fera rouler à la rivière. Là, le pauvre animal découvrira son ventre et sera mangé. Autre part (dans *Neighbours unknown*), c'est une aventure de chasse au phoque par l'homme et par l'ours, puis à l'ours par l'homme, dans laquelle les chances de vaincre sont savamment balancées pour l'un ou l'autre des deux derniers adversaires. La poésie et la science du naturaliste sont, elles aussi, savamment équilibrées, et donnent une fort belle impression de fini.

Seton enfin, a réalisé, à notre goût, ce qui a été fait de meilleur dans le genre, évitant de se montrer, même dans ses histoires de chasse, ne donnant que très rarement la parole humaine à ses bêtes, mais laissant au lecteur l'impres-

sion très forte qu'il les a vues vivre en pleine liberté, au sein d'une nature vierge. La nouvelle-type nous paraît être *Krag*, le mouflon de *Kootenay* tirée du recueil *La vie des bêtes pourchassées*. Il y a là une étude sans parti pris, de l'animal aux prises avec les dangers quotidiens, réagissant d'après sa propre organisation, sa vitalité, sa vivacité, ses muscles, sa légèreté précise, son aptitude au saut acrobatique. Mais, et c'est là que Seton fait œuvre nouvelle, la bête manœuvre en s'adaptant au terrain, se camouflant, rusant, jouant le tout pour le tout avec une intelligence individuelle qui laisse loin derrière elle tout ce que pourrait lui souffler un obscur « instinct de *conservation* ». Lorsque le bélier vire vers le rebord du précipice, sa seule chance de salut, et avec elle la seule chance pour le troupeau qu'il conduit, il calcule son élan, se retourne comme pour donner des ordres brefs. A-t-il l'impression que sa dernière heure est venue, il se cabre pour faire front, « car l'animal sauvage ne cède jamais ». Mais devant l'impossible même, et plutôt que de sacrifier le troupeau à une mort inutile, il préfère la fuite savante par l'abîme, sautant d'aspérités en aspérités, tandis que, derrière lui, bondissent à corps perdu, les brebis confiantes. Tito la coyote, pourchassée elle aussi, permet à Seton de nous dire très rapidement, entre deux phrases mouvementées, le fond de sa pensée sur cette intelligence animale. « . . . Et chacun grandit, possédant l'ancienne sagesse des plaines et cette autre sagesse que les cow-boys, en les persécutant, les ont obligés d'acquiescer, eux et les enfants de leurs enfants. . . *Ils ont mesuré leur intelligence avec l'intelligence du chasseur.* »

CONCLUSION.

« Naît-il en ce moment une littérature animale ? Sommes-nous fatigués de nos semblables ? . . . Les temps fabuleux vont-ils renaître, du moins en littérature ? Cela changerait heureuse-

ment nos horizons », disait, il y a peu de temps, un critique littéraire dans un article sur Demaison. Nous serions tenté de le croire et d'applaudir à ce changement d'horizons.

Nous avons essayé, au cours de cette brève étude, d'indiquer l'orientation possible de la littérature animalière, déjà très riche en qualité et en amateurs, en France, en Angleterre et en Amérique. Le manque de documentation récente nous a contraint à ne pas nous adresser à la Russie, culturellement fermée à l'expansion extérieure, à l'Extrême-Orient, lointain, mystérieux et apparemment peu intéressé par cette question, à la littérature arabe peu traduite (bien que le poète Labid nous ait été donné comme un précurseur heureux).

Nous avons noté au début de notre analyse, les connaissances que devait avoir tout bon animalier moderne sur l'histoire naturelle et la psychologie des bêtes, pour démontrer ensuite, par de nombreux exemples, comment les hommes de lettres avaient été amenés eux-mêmes à faire des découvertes sur la volonté, le sentiment, la personnalité et l'intelligence des animaux. Il nous a semblé que si les problèmes individuels de beaucoup de ces bêtes avaient abouti à des monographies perspicaces, peut-être du moins leurs caractères sociologiques étaient encore à décrire et que par conséquent la matière était encore neuve sur bien des points : l'étude de l'inconscient, du langage, de la danse et du chant nous ont fourni autant de questions, insolubles dans le temps présent : autant d'horizons nouveaux ! Enfin, dépassant apparemment le cadre de cette étude, nous avons cru pouvoir attirer l'attention des lecteurs sympathiques sur les messages que nous donnent ces êtres si proches et si lointains de nous. Là encore, nous avons pu nous rendre compte comment l'intuitif de génie qu'est R. Kipling nous donne une leçon d'énergie sans « quitter la Nature d'un pas » et tout en restant dans les limites du vraisemblable. Mais Demaison, Colette, Roberts ou Seton nous donnent aussi des leçons de courage austère, de fidélité,

d'amours simples et rudes, de morale nette. Nous avons enfin essayé de cataloguer des genres, de circonscrire, de définir des positions, même de « classer » des auteurs, ce qui peut paraître un peu difficile et artificiel : mais l'esprit de Descartes n'est-il pas plus ou moins en tout Français ?

A la sortie de cette forêt drue, luxuriante et diaprée où nous avons contemplé à loisir les formes inférieures de l'être, nous nous sentons plus léger du bagage immense que science et poésie, histoire naturelle et littérature, psychologie et art ont accumulé pour nous permettre de mieux expliquer, de mieux comprendre et de mieux aimer. Nous voudrions que ceci pût servir aux jeunes qui sont à la recherche de toute beauté et de tout savoir et qui, dans quelques mois peut-être, demanderont des branches où s'accrocher solidement. Et nous leur dirons alors : vous avez tout à apprendre de et sur vous-mêmes, votre conscient et votre inconscient, votre morale et vos aspirations. Prenez leçon de cet animal qui, bien souvent, est, de beaucoup, votre meilleur ami, votre confident, peut-être muet mais compréhensif, votre frère, si proche de vous qu'il est plus affectueux que votre vrai frère. Nous leur dirons : admirez sa vie hautaine qui ne connaît pas le crime crapuleux ou la bassesse intéressée. . .

Car nous sommes de ceux qui croient encore, avec peut-être un naïf enthousiasme (au gré de nos nombreux contemporains si ironiquement sceptiques) qu'il vaut mieux montrer le droit chemin, sans puritanisme, et conduire aux étoiles les petits cœurs et les jeunes consciences qui sont confiées à la génération des éducateurs de tous genres. Sur ce terrain, la littérature animalière a déjà donné des chefs-d'œuvre. Elle en donnera d'autres.

J. THIBAUT-CHAMBAULT.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
ARAGON (Louis),	<i>France Écoute</i> 516
—	<i>Le jour se lève sur la Fontaine des Innocents</i> 518
CHARENTE (Suzanne),	<i>Notre France</i> 175
DORIAN (François),	<i>Préludes</i> 217
DUMANI (Georges),	<i>Notre France</i> 173
FOCILLON (Henri),	<i>La Seine, de Paris à l'Océan</i> 191
JOUGUET (Pierre),	<i>La libération de Paris</i> 503
KESSEL (Joseph),	<i>L'armée des ombres</i> 521
MAURIAC (François),	<i>Les arbres et les pierres</i> 510
MÉRIEL (Étienne),	<i>Les feux de l'Adieu Noël</i> 256
TAHA HUSSEIN,	<i>Dédicace</i> 3
TAHA HUSSEIN (Claude),	<i>Sur une fresque de Saqqarah</i> 443
VALÉRY (Paul),	<i>Croquis d'un Descartes</i> 513
***	<i>Paris interdit</i> 522

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

ARGYROPOULO (P. A.),	<i>La question gréco-bulgare</i> 275
AYROUT (Jeannette),	<i>Voyageuses et aventurières en Égypte au XIII^e siècle</i> 390
BRUNEL (D ^r André),	<i>La chirurgie au temps des Pharaons</i> 403
CHIATI (Wafika el-),	<i>Giraudoux et les jeunes filles</i> 5
DOUIN (G.),	<i>La conquête du Soudan (1820-1822)</i> 314
DUPERTUIS (Jean),	<i>Jean Giraudoux</i> 117
FORTI (Edgard),	<i>Trois ans d'exil</i> 198
FRANCIS (Raymond),	<i>Deux aspects du roman girauducien</i> 23
GUICHARD (Léon),	<i>Physionomie de Giraudoux</i> 127
GUILLOIN (Jean),	<i>A propos du cinquième livre de Rabelais</i> 487
MAILLAUD (Pierre),	<i>Jean Giraudoux, poète classique du vingtième siècle</i> 123

	Pages.
MARGOT (R. P.), <i>Les hommes de demain</i>	481
MOTZ (Roger), <i>La plus belle heure du monde</i>	535
NAMER (Émile), <i>La psychologie de la superstition</i>	299
NASRALLAH (Ida), <i>Jean Giraudoux au pays des têtes sans cœur</i>	43
PAPADOPOULO (Alexandre), <i>La guerre et la paix</i>	141
SACOPOULO (Marina André), <i>Sainte Marina dans l'Hagiographie et l'Iconographie</i>	494
SEFERIADES (G. St.), <i>Deux aspects du commerce spirituel de la France</i>	231
TAGHER (Jacques), <i>Voyageurs et aventuriers en Égypte au XIX^e siècle</i>	372
TAHA HUSSEIN (Amina), <i>Quand les personnages de Giraudoux s'évadent</i>	58
TAHA HUSSEIN (Moenis C.), <i>Jean Giraudoux, d'ouest en est</i>	97
THEOKARY (Démosthène), <i>Variations sur le théâtre de Giraudoux et l'antiquité</i>	76
THIBAUT-CHAMBAULT (J.), <i>La littérature animalière et la psychologie des bêtes</i>	321, 447, 578
WIET (Gaston), <i>Le Caire et les voyageurs européens</i>	342
— <i>Une lettre inédite de Jomard</i>	562

COMPTES RENDUS.

GOBY (Jean-Édouard), <i>Réflexions sur la Mécanique administrative (Francis Hekking)</i>	315
WIET (Gaston), <i>Peau d'Ange (Marie Cavadia)</i>	410

OUVRAGES AYANT FAIT L'OBJET
DE COMPTES RENDUS.

CAVADIA (Marie), <i>Peau d'Ange (Gaston Wiet)</i>	410
HEKING (Francis), <i>Réflexions sur la mécanique administrative (Jean-Édouard Goby)</i>	315



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 45576. Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie : A, A', B

2^e » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

x x x

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais

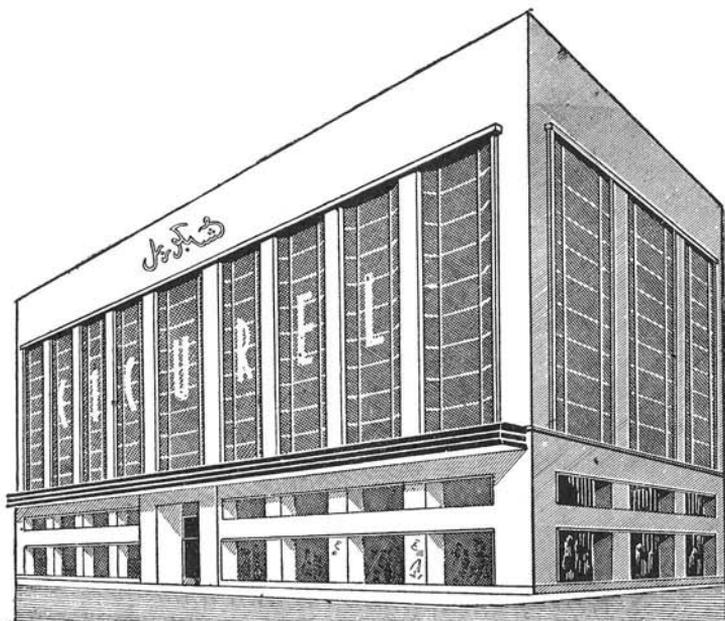


Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

Rentrée le mardi 3 octobre 1944



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

BRITISH WAR SAVINGS CAMPAIGN IN EGYPT

(Affiliated to National Savings Movement in the United Kingdom)

**Savez-vous quel est le Placement Idéal
Pour vos Petites Economies ?**

C'EST LE

CERTIFICAT D'ÉPARGNE NATIONALE

(NATIONAL SAVINGS CERTIFICATES).

Exempts de l'impôt anglais sur le revenu.

Prix du Certificat 15 sh. (L.E. -,732). Vous pouvez acquérir Jusqu'à 500 Certificats. Les intérêts composés, calculés au taux de 3,17 % l'an, sont ajoutés au capital. En dix ans, la valeur du Certificat augmente de 15 sh. à 20 sh. 6 p. (L.E. 1.-). Les Certificats sont remboursables avant terme et en tout temps sur demande adressée au Directeur Général des Postes à Londres.



En vente dans toutes les
Principales Banques en Egypte.

Pour de plus amples renseignements
adressez-vous aux sus-dites Banques.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.

The image shows a highly decorative storefront for a watch shop. At the top, there is a horizontal band with a repeating pattern of stylized faces or masks. Below this is a large, ornate panel featuring intricate floral and scrollwork designs, with a central figure that appears to be a deity or a royal figure. Underneath this panel is a smaller decorative band with floral motifs and a central square element. The word **INDIA** is prominently displayed in large, bold, black capital letters across the middle of the storefront. Below the word "INDIA" is a large, plain white rectangular area containing the text **LES MEILLEURES MONTRES** in black capital letters. To the right of this white area is a door with a simple, curved handle. At the bottom of the storefront, there is a decorative base with floral patterns and a small, ornate structure. The entire storefront is framed by a thick black border.

INDIA

**LES
MEILLEURES
MONTRES**

37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427